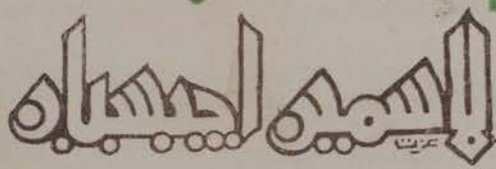


la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce



ONT

COLLABORÉ

- Maurienne
- François Bonjean
- Dermenghem
- K. Chesterton
- François Talva
- Mavilis
- Maria Ralli
- Coukidis
- Paul Eluard
- Jean Pitsicas
- M. Harari



A CE

NUMÉRO :

- Colette Nevyne
- A. Khédry
- Eloy Trouvère
- A. Willner Bey
- E. Psara
- E. Voulgarides
- Em. Lamb.
- Orion
- Sem
- etc., etc.

S.M. le Roi, entouré des Princes de la Famille Royale, des membres du Gouvernement et des dignitaires de la Cour, écoutant le Discours du Trône, lu par S.E. Ibrahim Abdel Hadj pacha, ministre des Affaires Etrangères



VISITEZ LOUXOR ET ASSOUAN

PAR L'ENTREMISE DE

VARVIAS TRANSPORT & TOURIST AGENCY

48, Rue Malika Farida (en face de la Banque Ottomane)

Téléphone No. 58809 — Boîte Postale No. 631

DÉDOUANAGE - TRANSIT- EMBALLAGE et TRANSPORT par CAMIONS

TOURING CONTRACTORS for H. B. M. FORCES

Daily departures from Cairo - Special Rates for Servicemen - Programme on request.

ALEXANDRIA Branch :

14, Sesostris Street - P.O.B. 796
and Griyas (Central Library)
11, Bld. S. Zaghloul, Ph. 27677

PORT-SAID Branch :

3, Moh. Mahmoud Pasha Street,
Ph. 2224 - P.O.B. 393

SUEZ Branch :

El Amir Farouk Street
Ph. 20 - P.O.B. 22

ALEX. G. AVIERINO & FRÈRES

GRANDS MAGASINS D'HABILLEMENT

8, Rue El Guinéah LE CAIRE Téléphone 51335-58277 R.C. 36615

27, Boul. Saad Zaghloul ALEXANDRIE Téléphone 25742 R.C. 22661

DRAPERIES ET LAINAGES
COSTUMES SUR MESURE
CONFECTION pour HOMMES et ENFANTS
BONNETERIE HOMMES ET DAMES
SOUS-VETEMENTS
CHAPELLERIE
CHEMISES-CHAUSSURES
TRICOTAGE

Nos. 27-28

20^e année

Novembre 1946

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE, Tél. 49235



Sa Majesté le Roi Farouk se rendant au Parlement dans son carrosse de gala, chaleureusement ovationné par la foule.

S. M. LE ROI
INAUGURE
LE PARLEMENT
DANS UN GRAND
ENTHOUSIASME
POPULAIRE



S.M. la Reine Farida, sortant du Parlement après la cérémonie inaugurale.

MESSAGE DE S. M. LE ROI A SON PEUPLE BIEN-AIMÉ A L'OCCASION DU PREMIER JOUR DE L'HÉGIRE

Mon Peuple Bien-Aimé,

Le cycle du temps ramène le premier jour de l'Hégire, chargé du souvenir des époques les plus heureuses de l'Islam.

A la chère Nation Égyptienne, au Monde Musulman et aux Peuples Arabes, J'adresse Mes félicitations les plus sincères et Mes vœux ardents pour que l'année nouvelle nous assure le bien-être, la sécurité et le bonheur. Que le Très-Haut accorde à tous les bienfaits de la liberté, de la dignité et de l'honneur et qu'Il unisse les cœurs de l'humanité entière sous le signe de la Justice, de la Paix et de la Fraternité.

Le grand événement humain que représente la migration du Prophète Fidèle nous rappelle ce que l'Envoyé de Dieu — que Sa mémoire soit vénérée — a enduré de souffrances pour la cause divine. Fuyant la Mecque dans la crainte et l'appréhension, Il Se réfugie à Médine; là, Il trouvera des hommes désireux de s'assurer une vie future glorieuse, par une mort glorieuse ici-bas.

Ayant juré fidélité, Ils tiendront l'engagement qu'ils prennent envers Dieu et Son Prophète, de soutenir la cause sainte.

C'est par la fidélité, l'endurance et la foi qu'ont été assurés la conquête et le triomphe de Dieu.

Dès lors, la diffusion du Message de l'Islam marquera la naissance d'une ère nouvelle où l'humanité aura le bonheur de connaître la vérité et le bien comme elle ne les avait jamais connus jusqu'alors.

Mon Peuple Bien-Aimé.

Le jour de la «Higra» n'est pas un simple anniversaire; c'est un jour qui dépasse tout autre, par la grandeur et l'élévation dont il est empreint, comme aussi par l'ampleur de ses conséquences.

C'est à juste titre que ce jour est considéré comme le premier des Anniversaires et que commence avec lui l'Histoire de l'Islam.

C'est un jour de fête qui est pour les Musulmans un jour de réjouissance, dont la célébration inspire les meilleurs enseignements et les leçons profondes.

Or, la leçon la plus éloquente est que tous — quelle que soit la diversité de leurs croyances ou la multiplicité de leurs rites — s'associent dans cette commémoration et s'accordent à y retrouver le symbole de la lutte sacrée pour la croyance et la foi.

En effet, en célébrant cette fête, nous célébrons la noblesse des idées qu'elle représente et sur lesquelles s'est fondé le Monde Islamique; idées dont la lumière indique la voie droite aux fidèles et dont ils tirent toute leur force.

C'est Mon vœu le plus cher que les Musulmans et les Arabes, dispersés par toute la terre, puisent dans cette commémoration glorieuse les éléments qui les consolident dans leur force, les assureront du relèvement de leur sort et leur donneront la place qui leur revient dans le Monde.

Que Dieu les restaure dans leur gloire passée; que pour eux l'année nouvelle soit annonciatrice de grandeur et que cet anniversaire soit l'avant-coureur de la réalisation de nos aspirations.

Que la Paix et la Miséricorde de Dieu soient avec vous!

FAROUK

S.M. le Roi dévoilant, après la cérémonie inaugurale, le buste de feu le Dr. Ahmed Maher pacha, dans le Hall Pharaonique du Parlement





Le Souverain à Sa descente du carrosse royal devant la porte du Palais du Parlement



S.M. le Roi à Son arrivée au Palais du Parlement. Le Souverain est accueilli en grande cérémonie par la Délégation Parlementaire



S.M. le Roi après la Cérémonie, entouré de S.A.R. le Prince Mohamed Aly, de S.A. le Prince Abdel Moneim, de S.S. le Nabil Abbas Halim, de S.E. le férik Omar Fathy pacha et des membres du gouvernement.

S. M. le Roi est rentré dans Sa Capitale



S.M. le Roi est rentré officiellement le 10 Novembre dans Sa capitale. L'Auguste Souverain a quitté Montazah salué par une garde d'honneur et plusieurs hautes personnalités. Tout le long du parcours le train royal fut salué par une foule immense acclamant l'Auguste Souverain, «Vive le Roi d'Egypte et du Soudan». A Son arrivée à Koubbeh, S.M. le Roi fut accueilli par les Princes et les Nabils, les ulémas, etc.

L'Auguste Souverain serra les mains des personnalités présentes et daigna ensuite inviter les ministres à déjeuner à Sa table.

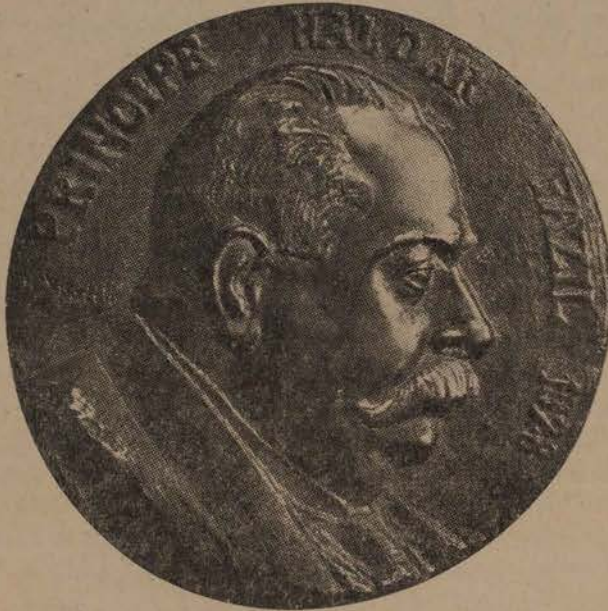
D'autre part, un grand nombre de notables et de Hauts fonctionnaires se sont rendus hier au Palais d'Abdine pour inscrire leur nom sur le Registre des Cérémonie à l'occasion de l'arrivée de S.M. le Roi.



L'Auguste Souverain serrant la main du Grand Moufti d'Egypte, le cheikh Mohamed Hassanein Makhoul. On reconnaît, a gauche, S.B. l'Anba Youssab II, Patriarche copte-orthodoxe, et S.Em. Haim Nahoum effendi Grand Rabbïn. A droite, Mahmoud Sloufi, bey, chambellan de S.M. le Roi

In Memoriam

XVII^E ANNIVERSAIRE DE LA MORT DU PRINCE-POÈTE HAIDAR FAZIL (1878 - 1929)



Il y a dix sept ans, le 25 Novembre 1929, mourait au Caire, au 399 du Boulevard de la Reine Nazli, un prince de la Famille Royale d'Égypte qui avait consacré sa vie aux livres et à la poésie.

Ali Chinassi Haidar Fazil, cousin du Roi Fouad, portait la cinquantaine avec bonhomie. Erudit et voyageur, c'était un bon vivant qui sacrifiait les prérogatives de sa condition sociale au plaisir d'une lecture, d'un entretien savant, ou d'un sonnet à écrire. C'est ainsi que, parallèlement à ses hautes relations, il menait une vie fort simple réservée à des amis de l'esprit et du sien. Il les recevait dans sa bibliothèque surchargée de livres (qui ont échu en legs à la Société Royale de Géographie) ou les rencontrait en ville, au restaurant et au spectacle. Il a laissé plusieurs oeuvres poétiques qui prolongeront son souvenir (1).

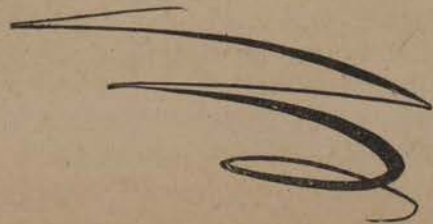
Le prince Ali Chinassi Haidar Fazil était né au Caire. Son grand-père était le frère du Khédive Ismail le Magnifique, et le fils d'Ibrahim Pacha. Il était donc lui-même arrière-petit-fils du Grand Mohammed-Ali, et cousin du roi Farouk d'Égypte. «Il manquait parmi nous un poète, un rêveur. — Pour chanter des aïeux les faits et la grandeur...» devait-il écrire un jour. En effet, il s'est surtout attaché à magnifier les souverains à différentes circonstances de leurs règnes. Mais

il serait injuste d'oublier son oeuvre poétique pure qui, elle aussi, est considérable.

Ses études terminées en 1897 au Lycée Franco-Turc Impérial Ottoman de Galata Sérail, à Constantinople, par l'obtention des diplômes de bachelier ès-sciences et ès-lettres, il part pour Paris où il prend ses inscriptions à la Faculté de Droit. Après deux ans, pendant lesquels en fait de droit, il n'avait appris que celui de courir Montmartre et de rêver sur les berges de la Seine, le Prince Haidar Fazil s'adonna au labeur de l'esprit sans l'aide d'autrui. Pendant trente ans, il accumula ses connaissances, se claquemurant plusieurs mois de l'année dans sa bibliothèque dont les murs disparaissaient sous les reliures de 10 à 12.000 volumes.

Sa vaste érudition et ses qualités de coeur rendaient ses entretiens intellectuels et sa conversation quotidienne pleins d'attraits. Il recevait chez lui des savants, des artistes, des hommes de lettres et des gens de la noblesse. Il s'était particulièrement lié avec Pierre Loti, Madame Juliette Adam, et le Professeur Charles Richet. Ses dernières années, un vif goût scientifique le faisait collaborer à la «Revue Psychique» de l'éminent savant. Mais il va sans dire que sa pensée est surtout éparpillée dans des poésies (dont certaines, ont été couronnées aux Jeux Floraux de France) poésies vivifiées d'un souffle panthéiste qui apparaît plus fort dans celles, par exemple, qu'il a dédiées à Paul Fort avec cette dédicace : un poète prince au prince des poètes. Cette philosophie se rapproche assez de celle de Madame Ackerman et de Leconte de Lisle, qu'il aimait tellement étant d'ailleurs parnassien comme eux. Mais, chez ceux-ci, le scepticisme et l'aspiration au néant ont fait leurs belles oeuvres froides comme la pierre : la forme du Prince Haidar Fazil, d'un classicisme parfois outré pour notre époque sans rigueurs, révèle un fond palpitant de vie, exalté de beauté, sincère de vérité. «Son oeuvre est là, respectable imposante et sereine», a écrit Me. José Canéri «elle est là qui attend les loisirs clairvoyants et sagaces d'un critique pour prendre son relief et pour toucher l'âme des foules».

SEM.



(1) «Roses Ensanglantées», poèmes, suivis de «Fables et Contes» et d'une «Vie de Nasreddin Hodja» (Le Caire, 1919).

«Gerbe d'Orient» poèmes, comprenant «Le Coran» traduit en vers français (Le Caire, 1921)

LA POÉSIE ARABE CONTEMPORAINE

Une renaissance ou une révolution littéraires a généralement le double aspect d'un retour à un certain passé et d'un courant d'influences étrangères plus récentes. (Antiquité, Italie, Espagne pour la Renaissance et le XVII^e siècle français, par exemple; Moyen Age, Allemagne, Angleterre pour le Romantisme). En ce qui concerne la *Nahda*, la renaissance de la littérature arabe depuis un siècle, les influences européennes ont été déterminantes, ont agi à la manière d'un coup de fouet, d'un stimulant ou d'un catalyseur. Elles sont visibles, depuis celles d'un Descartes et d'un Rousseau (rationalisme et sentiment de la nature) jusqu'à celles d'un Paul Valéry et des surréalistes, en passant par celles, prédominantes longtemps, des romantiques, celles des Spencer, des Darwin, des Poe, des Whitman, des Maupassant, etc. Mais s'il est tentant pour un critique européen de s'y attarder, il ne faudrait pas s'arrêter à ces influences et à ces analogies. Chawqi ne ressemble pas moins à Moutannabi qu'à Victor Hugo. Taha Hussein applique les méthodes de Renan et de la critique moderne, mais il s'apparente aussi à Ibn Khaldoun.

La littérature arabe moderne est peut-être loin d'avoir encore tout à fait trouvé sa voie. Mais l'influence étrangère aura réussi à lui faire retrouver quelques-unes de ses sources propres.

Ce n'est pas vers les origines les plus anciennes que s'est tournée cette renaissance. Elle a réagi contre l'état de choses qu'elle rencontrait. Elle s'est révoltée ainsi à la fois contre le passé le plus récent et contre le passé le plus ancien, c'est-à-dire contre la poésie antéislamique, ou dite antéislamique, et contre ses imitateurs du XVIII^e et du XIX^e siècle, contre le poème du type *mouallagat* avec son évocation obligatoire du campement abandonné, l'éloge du cheval, la description, organe par organe, de la Belle aux yeux noirs et l'autopanegyrique du poète. Elle a retrouvé son âge d'or idéal des lettres arabes aux IX-XII^e siècles, avec les Jâhidz, les Abou-Nôwas, les Ma'arri, les Moutannabi, les Ibn al Fâridh, bien plus capables de répondre aux besoins permanents de l'esprit comme à ceux des temps modernes, qui ne sont pas au reste sans présenter quelque analogie avec l'époque ultra-civilisée des Abbassides.

Réveillée par l'expédition de Bonaparte en Egypte et mise brusquement en contact avec l'Europe, la pensée arabe prit plus vive conscience d'elle-même. La chose commença d'ailleurs par les chrétiens de Syrie et du Liban, préparés depuis longtemps par leur commerce et leurs écoles, et qui se firent les champions de la langue arabe. Tracassés par les Turcs, les intellectuels du Levant émigrèrent en grand nombre, les uns en Amérique (Brésil, Etats-Unis), les autres en Egypte. Ce dernier pays ne tarda pas à prendre la tête de la renaissance; et, se tenant à l'écart des extrêmes turc ou séoudien, du modernisme absolu comme du conservatisme, il était particulièrement qualifié pour exercer l'hégémonie intellectuelle sur l'ensemble des pays arabes (1).

En ce qui concerne la poésie, l'aspiration essen-

tielle de la *Nahda* a été de se dégager du verbalisme, de la routine et de la convention. Les formes ont été sans doute l'objet de modifications ou d'essais de modification. Mais la prosodie ancienne a paru assez souple pour n'avoir point besoin d'être bouleversée de fond en comble. Certains novateurs toutefois se sont affranchis de la rime et l'ont variée (alors que la *qacida* classique est monorime), comme avaient fait les auteurs de *mouwachchah* andalous, ou comme font les poètes en *melhoun* maghrebins. On a aussi combiné les éléments des anciens mètres pour les grouper en strophes. Il y a même eu des essais de vers libres et de poèmes en prose (qui d'ailleurs rejoignaient une vieille tradition tombée dans le conventionnel). Mais les efforts ont surtout porté sur le fond, sur la pensée et sur le sentiment. «Trop longtemps, écrit M. Bencheneb (2), la poésie avait été un simple jeu et le poète un amuseur de la cour. Il faut désormais qu'elle soit ce qu'elle est, l'élan lyrique des forces de la raison humaine, l'expression de la sensibilité et de l'imagination.» Le poète ne craindra pas de s'attaquer aux problèmes de l'intelligence, de la destinée, de la société humaine. Il écouterait le bruissement de sa vie intérieure. «*Poésie, tu es un ciel où je vole avec mon esprit. — Tantôt je m'abats et tantôt je m'élève comme tournoie le vautour*», chante Az-Zahâwi. Il faut, dit Al Aqqâ, «*des mots pétris de chair et de sang*». Et l'illustre Chawqi proclame avec quelque emphase: «*Le vrai poète sera celui qui s'arrêtera entre les Pléiades et la Terre, qui, de son regard, tantôt scrutera l'atome et tantôt parcourra les cimes des montagnes, qui emprisonnera l'oiseau et le lâchera, qui adressera la parole aux choses inanimées et les fera parler.*»

Nous sommes loin des panegyriques de cour ou des descriptions érotiques stéréotypées.

Ismail Sabri (1855-1923) chante la comète de Halley annonciatrice d'un nouvel âge.

Chawqi (1868-1923), prince des poètes et poète des princes, au lyrisme abondant et riche, médite sur le Sphinx, «*jumeau du temps... sentinelle du destin... confident de la durée*», qui reste près des deux pyramides, comme une mère qui, ayant perdu son enfant, ne s'éloigne pas des tombeaux», qui a vu passer les Pharaons, les Cambyse, les Alexandre, les Amrou, et qui assiste au réveil de l'Egypte.

Jamil Sidqi az-Zahâwi (1863-1936) a pris une part active à la vie politique de son pays l'Iraq, lutté pour l'émancipation de son peuple et pour celle de la femme. Il chante aussi l'amour. «*Au début l'amour dans les coeurs est une étincelle qui tantôt disparaît, tantôt apparaît. Puis il grandit au point de devenir pour les amoureux une flamme qui leur sert de guide. Puis il grandit au point de devenir un incendie où l'on périt et se perd. Puis il grandit au point de devenir un volcan dont les yeux aperçoivent de loin la flamme.*»

(1) J.-M. Abd-el-Jalil, *Brève Histoire de la Littérature arabe* (G.-P. Maisonneuve).

(2) Saâdeddine Bencheneb, *La poésie arabe moderne*. Traductions (Oran, Henrys).

The United Egyptian Nile Transport Cy.

TRANSPORTS FLUVIAUX

La flotte de la Société de 110 unités de tous types comprend des chalands remorqués, à moteur et à vapeur.

Magasins modernes et spacieux pour l'entreposage des marchandises à Ramleh, Boulac (Caire) et à Alexandrie.

Ateliers munis d'un équipement perfectionné
à Rod-el-Farag (Caire)

BRANCHE DE DÉDOUANEMENT

SIÈGE SOCIAL: 4, Rue Adly Pacha - Le Caire.

Succursale à Alexandrie: 3, Place Mohamed Aly

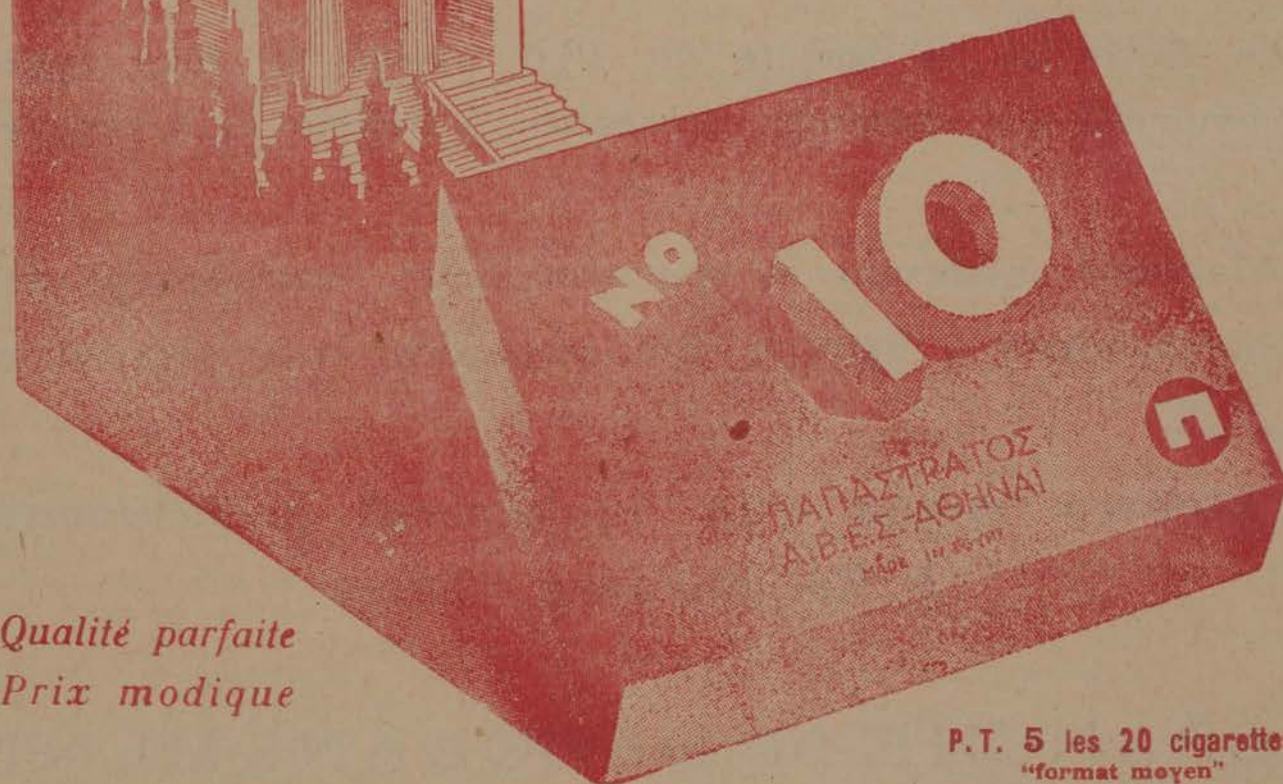
Agences dans toute l'Égypte, et au Soudan

S.O.P.



NO 10

PAPASTRATOS



*Qualité parfaite
Prix modique*

P.T. 5 les 20 cigarettes
"format moyen"
P.T. 5,5 les 20 cigarettes
"format gros"

CIGARETTES PAPASTRATOS

"UN DELICIEUX PAPPÉL DE LA GRECE"

R. C. No. 4924

Puis il grandit au point de devenir un enfer qu'aucun mot ne saurait peindre.»

Marouf Rousafi, un autre bagdadien, qui vient de mourir, a, lui aussi, défendu en vers les droits de la femme. Son poème, *La Femme répudiée* est célèbre dans tout le monde arabe. «*S'ils enterraient leurs filles vivantes, dit-il des anciens païens nous avons nous aussi enterré toutes nos femmes avant qu'elles soient mortes.»*

Hâfid Ibrâhim (1882-1932), qui a traduit *Les Misérables*, est aussi un poète social, sensible à la misère humaine. Si Eve et la Vierge, Moïse, Jésus et Mohamed, dit-il à ses compatriotes, venaient avec une armée d'anges essayer de vous convaincre, vous ne renoncerez pas à vos préjugés. Amîn Raihâni s'inquiète du destin des sociétés modernes, des crises économiques et des guerres mondiales. Rien ne dure que la vertu des âmes stoïques et la Face de l'Immuable.

Il s'en faut d'ailleurs que toute la poésie arabe moderne soit une poésie d'idées et à thèses. Si engagés qu'ils soient dans les problèmes de leur temps, si attentifs qu'ils soient à leur propre écartèlement entre l'Orient et l'Occident, le modernisme et les traditions, les Walieddin Yégen, les Mahmoud al Aqqâd, les Râfii, les Khalil, Matrân, les Khalil Jabran traitent les grands thèmes de la littérature éternelle, l'amour et la mort, la souffrance, l'angoisse, la nature.

Al-Mâzini demande, comme Omar Khayyâm, qu'on arrose sa tombe de vin. Al-Aqqâd souhaite qu'on récite des poèmes à l'oreille de son cadavre et qu'on chante autour de sa civière, car «*la civière n'est qu'un berceau, le berceau des enfants de la mort.*» Al-Harâwi dit les intimités de la famille, la grâce des enfants et, avec une émotion très pure, la mort de sa mère. «*La tendresse véritable ne se rencontre que chez la mère; toute autre tendresse n'est qu'une sorte d'illusion. La mère est un mystère dont on ne connaîtra pas l'essence.»*

Le livre tout récent de M. Saâdeddine Bêcheneb nous présente, élégamment traduite, une anthologie de la poésie arabe contemporaine, que désirait depuis longtemps le public français.

Cette anthologie concerne surtout les poèmes publiés en Orient entre 1900 et 1920. Elle comprend pourtant plusieurs poèmes plus récents et des maghrébins comme le Constantinois Mohammed al Id, né en 1904, moraliste amer et classique de forme. (On y regrette l'absence de Allal el Fasi, le Marocain, et de Châbbi, le Tunisien). Mahmoûd Taha, dont *Le Bachelier errant* parut en 1934, est encore assez romantique. Abdelghâni Hasân fait la chasse aux images neuves, comme Tarâbouloussi qui essaye des rythmes complexes.

D'une façon générale, ces écrivains d'Orient, en même temps qu'ils subissent des influences et s'enthousiasment pour les innovations, sont aussi sur une sorte de défensive, parfois ombrageuse même, qui les pousse à défendre leurs propres valeurs en ce qu'elles ont d'éternel comme en ce qu'elles ont d'opposé à ce qui les attire et les repousse à la fois.

«L'influence de l'Occident, note J.M. Abdeljalil sera accueillie sûrement avec plus de souplesse lorsque celui-ci offrira un visage moins contracté», ce qui

n'est évidemment pas le cas en ces années. «Peu de musulmans ont le sens de l'orientation supérieure et des racines spirituelles de la civilisation de l'Occident», estime le même historien. Aussi beaucoup ont-ils tendance à demander à l'Occident simplement ses techniques, et, pour ce qui est du spirituel, à se replier sur soi; ce qui peut se défendre. Mais une coopération spirituelle et vraiment humaniste, chez nous comme chez eux, devrait aller plus loin. Le problème toujours est de discerner ce que François Bonjean appelle tradition vivante et tradition pourrie, et c'est en éliminant celle-ci pour retrouver le jaillissement perdurable de celle-là, que les uns et les autres peuvent aller plus avant.

EMILE DEMENGHEM



IM MEMORIAM!... IM SPEM!

Souvenir! Espérance! Voilà en somme ce qui berce la pauvre humanité qu'il nous fasse sourire ou qu'il nous arrache un soupir, le souvenir est toujours charmant. En effet n'éprouvons-nous pas une espèce de délice à évoquer le Passé, cette «*étioffe*» dont la vie est faite? Et si nous avons recours à lui, c'est soit pour donner plus de sens au Présent immédiat qui ne nous satisfait pas, soit encore par simple plaisir de fouiller à travers ce qui n'est plus mais qui fut jadis la JOIE ou la PEINE d'un moment.

Et, cependant, quand le souvenir n'est plus en mesure de nous procurer la satisfaction escomptée, quand enfin il ne répond plus aux exigences profondes de notre Etre intime et profond, ce Passé nous fait horreur. C'est à l'Avenir alors que nous nous adressons pour chercher à fixer notre espoir, confiants que nous sommes de trouver en lui la source suprême de notre nutrition spirituelle capable de stimuler notre âme désenchantée mais point entièrement déçue.

Et sur ce chapitre, ce qui paraît vrai de l'individu, l'est aussi vrai à l'échelle Humanité. En ce moment, les hommes ont un besoin immense d'espérer. Et si toutefois ils ne parviennent pas à effacer complètement la défaite morale dont ils viennent d'être l'objet par suite de la guerre — qui n'est point encore entièrement liquidée, — ils tâcheront du moins d'en raréfier les fâcheuses conséquences en mettant à contribution une volonté ferme et sincère pour l'établissement d'une Foi humanitaire surpassant et dépassant toute idéologie de clan.

C'est précisément sur l'existence d'un tel sentiment que nous basons toute notre espérance, d'une espérance créatrice de justice et d'équité.

Avouons tout de suite que ces Méditations tout en planant dans des sphères de la spéculation la plus pure — je dirai même utopistes — ont cet avantage d'être plus séduisantes, plus reconfortantes et plus ensorce-lantes que celles qui ont prise sur le Passé.

Faudrait-il pour cela admettre l'impossibilité de leur réalisation même partielle?

En dépit de l'inquiétude qu'enregistre un esprit quand il quitte ses pensées intimes et ses rêves les plus chers pour replonger dans la réalité, qui souvent le déçoit, nous voulons bien croire que l'homme n'a pas encore été complètement perverti, et que pourvu de ce feu intarissable qui le pousse à rechercher son bonheur, il sera à même d'instaurer sa dignité dans toute sa grandeur et tout son éclat, son but suprême étant: Le bonheur de tous par le concert de tous.

I. M. HARARI

AURELIEN

En présence d'une oeuvre aussi considérable, aussi complexe en son détail que le dernier roman d'Aragon, il convient d'abord de se porter à l'écart du trop bruyant concert d'éloges entretenu depuis deux ou trois ans, autour de l'activité poétique et politique de son auteur. AURELIEN n'a rien à voir avec la Résistance. Et ce serait commettre une non moindre erreur que de prétendre découvrir, dans les 600 pages qui le composent, une peinture vengeresse de la société bourgeoise de l'avant-guerre. Les oisifs qui peuplent le livre, et que le romancier semble avoir assidûment fréquentés — on ne peint pas si bien ce que l'on n'a observé que du dehors — composent, certes, un grouillement pittoresque et d'une justesse de touche singulièrement pénétrante. Mais leur veulerie, leur égoïsme jouisseur, leur immoralité cynique, sont loin de constituer le sujet réel de ce très beau roman, et ce serait rabaisser fort injustement la portée d'Aurélien que de le considérer comme un réquisitoire contre des moeurs dont on souhaite, sans trop y croire, qu'elles appartiennent à une époque à jamais révolue. Non, Aurélien est l'histoire d'un amour malheureux; tout ce qui s'y trouve exprimé l'est en fonction de l'idée intimement ancrée en l'esprit du romancier, que l'amour, le véritable amour, est toujours malheureux, et que nous atteignons à une plus essentielle révélation de nous-mêmes dans la mesure où nous prenons conscience de cette fatalité. C'est à dire où nous nous y résignons. Et ceci éclaire le choix qu'a fait l'auteur de personnages somme toute médiocres — en tout cas préparés moins que d'autres à accueillir cette évidence et à s'y soumettre.

La grandeur réelle de ce douloureux récit réside dans la valeur de contraste qu'il propose entre l'indiscipline morale, la frivolité de ces héros, et l'ennoblissement silencieux, l'enrichissement découlant de la connaissance d'une loi qui les dépasse et qui, par les voies de l'expérience, les soumet humblement à leur destinée.

Quand on a bien vu cela — et je pense que tout esprit non prévenu le verra sans peine — on remarque un autre contraste plus étonnant et qui est le fait d'un profond analyste: alors que les moindres réactions des personnages secondaires sont rendues explicites par le développement des faits, par le dialogue ou même par tel jugement émanant de l'auteur, rien de ce qui est l'essentiel du livre — à savoir les raisons de l'attraction poussant Aurélien vers Bérénice, comme plus tard, de la mésentente qui les sépare — n'est l'objet d'une explication véridique. Cela est ainsi et voilà tout.

Donnée gratuite, objectera-t-on, et qui précisément dénonce l'insuffisance du psychologue. Eh! non, thèse admirable de justesse et de vérité, par la manière dont autour de l'«inexpliqué» le romancier dispose les éléments composant la trame quotidienne d'une destinée, sans exercer, pour autant la moindre influence sur son accomplissement intérieur. Au cours des quelques mois qui virent naître, s'exalter et s'éteindre le grand amour de son existence, au cours de cette aventure profonde. Aurélien

demeure, en apparence, presque le même; ni son comportement extérieur, ni ses habitudes ne subissent le contrecoup de ce qui se passe en lui. Pourtant, rien de ce qu'il éprouve — et dont l'écrivain avec un air infiniment subtil, nous fait, heure par heure les témoins — n'offre le moindre désaccord, la moindre disparate avec l'esprit banal qu'il présente aux yeux de ses familiers, aux yeux de Bérénice elle-même, pourtant sa «parternaire».

C'est que l'amour est en secret, une chose qui jamais ne s'exprime comme les paroles et les gestes s'essaient à le faire. Cette femme qui occupe toutes ses pensées — et qui n'est même pas jolie — quand Aurélien la retrouve, après des jours et des nuits passées en tête-à-tête avec son image, elle le déconcerte, le déçoit presque, simplement parce qu'elle est là, parce que l'accord de la présence et du rêve est irréalisable, parce qu'il y a une vie du sentiment sans communication avec la vie des êtres. «Il ne la reconnaissait pas... Le vertige était ailleurs. S'il serrer contre lui, ce n'était pas, comme avec les autres femmes un besoin de prendre, cette sauvagerie qui pousse à mordre, à étouffer. Non. C'était comme la faim, une faim négative, un manque atroce, un désespoir». (I p. 176).

Des perceptions de cette qualité, je ne vois guère que Proust, qui, par des moyens tout différents, se soit montré capable d'en suggérer la déchirante, la décevante vérité. Pour les avoir captées, traduites, mêlées à la trame de son livre, Aragon mérite d'être dit un artiste exceptionnel, il mérite d'être loué aussi pour ce don d'animation qu'il possède et qui fait d'AURELIEN un des plus vivants témoignages de l'avant guerre.

Sans doute tout n'est-il pas à retenir de ce témoignage. L'oeuvre est trop longue. Nettement inférieure, d'une invention souvent entachée de mauvais goût; le second tome contient nombre d'épisodes mouvementés et pittoresques, mais qui offrent le même caractère de gratuité romanesque (de vulgarité aussi) que les moins bons chapitres des Hommes de bonne volonté. Et je n'aime guère la conclusion, ce «vingt ans après» mélodramatique et facile. Mais notons, d'autre part la perfection des paysages parisiens, la densité de certains tableaux, un don d'évocation du «social» qui fait songer curieusement à Balzac, parfois à Hugo. Il semble qu'une intime prédilection incite Aragon à l'orchestration romantique, à la grande arabesque épique, traitée paradoxalement dans un style pointilliste à la Morand. Tout cela — et tant d'autres choses que, faute de place je ne peux noter — témoigne en tout cas de la richesse des dons de l'écrivain, de son étonnante aptitude à saisir la vie sans toutes ces formes. AURELIEN est un ouvrage considérable; mais, entre toutes les perspectives qu'il ouvre, celle dont il éclaire le domaine du coeur me paraît incontestablement la plus importante.

Maurienne

LA FEMME BLEUE

(Je traduis du récent livre de Maria Ralli, quelques passages, choisis au hasard, et qui montrent surtout la manière réaliste de l'auteur. Maria Ralli est un écrivain très goûté à Athènes. Sa poésie et son tour de sincérité plaisent dès les premières lignes.)

C'est toujours la même chose... Tu meurs d'envie de marcher sur les vagues te disant que ta pureté te gardera bien à la surface, que tu n'iras jamais au fond.

Sors donc un peu, et marche, si tu oses, sur la mer...

Oh pour marmotter des mots et des mots dans notre for intérieur, nous sommes bien fortes... Celle-ci porte une robe blanche toute plissée, qui lui descend jusqu'aux ongles du pied. Avec tout autour, des ailes...

Elle croit ouvrir ces ailes et devenir rayon diaphane. Elle est tellement sûre, rien qu'en allongeant la main, de rencontrer l'homme qu'elle attend depuis toujours. Tellement sûre, dans son périple blanc!

Elle l'embrassera et lui dira: «Tu n'as pas de nom, tu ne viens de nulle part. Tu n'es pas encore né et tu ne mourras jamais... Tu t'éteindras, seulement quand je cesserai de te regarder... Quand la flamme de mes yeux s'épuisera...

— «J'appuierai ma tête sur ta poitrine forte, là où tout est béni. Oh, là je peux rester des heures et des heures, sans avoir la sensation du temps. Je me suis mis à sang pour te trouver.

— «Ecoute-moi. Si tu n'es rien, moi je suis encore moins que toi. Je ne te reconnais aucun passé et je veux que tu t'empares du mien. Ne suis-je pas ta conquête?

* * *

On se rencontrait dans cette garçonnière, souvent, très souvent.

C'était à la place «Agamon», la première chambre à gauche, après un hall et plusieurs marches... Une lampe soutenue par un piedestal en bois. Une lampe penchée, comment l'oublier, cette lampe!

Lui, restait sur le large divan, sous la lampe, la cigarette à la bouche. Il avait de grosses lèvres, des lèvres de plaisir. Ses cheveux couleur de corbeau, nez, visage large, peau, surtout peau...

Tu n'as pas le temps d'enlever le chapeau, de reposer ton souffle, toute troublée encore à l'idée de la faute, que déjà il te veut... Et dire qu'en entrant, si tu tremblais un peu, tu étais gagnée par la douce pensée, que tout allait ici s'arranger, comme par l'in-

tervention d'une fée. Le noeud que tu avais au coeur allait enfin se défaire. Tu étais toute pleine d'espoir et de clair de lune, en entrant.

Et voici que ce n'est pas une main amie qui se présente, un secours à ta faiblesse, mais des doigts fureteurs, avides de découvrir ta poitrine, de te presser, de te faire mal... Car ils deviennent tous des bébés en ce moment: ils te sucent le sein et se précipitent machinalement dans leur désir, oubliant que toi aussi, tu as un nerf, une possibilité de jouissance...

C'est alors que l'envie te vient d'asséner un coup à cette tête qui n'a rien de l'épiderme douce de l'enfant, afin que tu puisses t'attendrir sur lui... Oh le repousser plutôt de toutes tes forces, anéantir ce monstre qui n'a rien d'humain!

Tu trembles de colère et de haine, et pourtant tu restes là blottie contre lui... Tu le supportes, les poings fermés... quand il promène sa bouche mouillée sur ton corps. Tu restes à attendre jusqu'à la fin, l'aidant d'une petite voix, pour en finir.

Pour lui, tu fais tout, tout en étant persuadée que tu es loin, à mille lieues, enfermée dans une continue réaction, qui le rejette entièrement, jusqu'à la dernière de ses fibres... Esclave tu le sers et le délivres...

Pourquoi, nous autres femmes, faisons-nous cela?

MARIA RALLI

(Traduction Eloy Trouvère)



KALLIPATEIRA

« — Grande dame Rhodienne, comment es-tu entrée?
Les femmes sont exclues par une coutume antique
De cette enceinte. » — « J'ai un neveu, Euclée,
Trois frères, fils, père Olympioniques.

Vous devez me laisser, Héllanodiques,
Afin que pleine d'orgueil je puisse contempler
Moi aussi les âmes vaillantes aux corps magnifiques
Dans la noble lutte pour l'olivier d'Hercule engagées.

Aux autres femmes je ne suis guère semblable.
A travers les siècles ma lignée pleine de splendeur
Rayonnera par sa vaillance incomparable.

Une ode sublime de l'immortel Pindare
Sur une plaque de marbre aux éblouissantes

[blancheurs

Ecrite en or pur chante à jamais sa gloire.

L. MAVILIS

(Trad. du néo-grec par E. Psara)

Variétés

DE L'IMMIGRATION DU GENRE HUMAIN

De tout temps les peuplades ont immigré de l'Est vers l'Ouest, suivant en cela la marche du Soleil, qui les conduisait des steppes arides vers des régions plus douces et des terres plus fécondes.

Les oiseaux d'instinct le font chaque année alors qu'ils abandonnent les pays froids pour des localités plus tempérées.

En retournant dans leur pays d'origine, ces peuplades laissent des traces de leur passage, quelquefois elles s'installaient à demeure dans des endroits de choix, en se fondant avec les habitants primitifs de ces localités.

Je n'ai pas à faire ici l'histoire de ces immigrations, celles d'Attila, des Huns, de Gengis Kan, des Allamands des Normands, et de tant d'autres. Qu'il me suffise de dire que jusqu'à aujourd'hui certains peuples se prétendent de telle ou de telle descendance dont ils sont fiers.

Les Anglo-Saxons par exemple disent qu'ils ont pour ascendants, les juifs, le peuple choisi de Dieu. Deux tribus d'Israël se seraient perdues, l'une peupla l'Angleterre, l'autre le Japon. On trouve encore des signes de leur marche dans les divers pays qu'ils ont traversés. On y observe le fait troublant que ces pays ont encore aujourd'hui les mêmes emblèmes que le peuple juif: le lion et l'aigle, entrelacés du serpent.

Ces nations qui étaient auparavant de la plus grande mauvaise foi, comme le sont ordinairement les pêcheurs des Iles, ont acquis grâce à l'influence des tribus sémites, la franchise et la loyauté qui les caractérisent.

Venir après ces fusions, parler encore de distinction de races, ce n'est que pure folie.

S'il est un peuple qui soit qualifié pour se prétendre privilégié de Dieu, c'est bien le peuple juif. Sa durée jusqu'à nos jours, qui est un fait extraordinaire, alors que tant d'autres peuples ont disparu, le prouve surabondamment. A quoi cela est-il dû, mystère! est-ce aux persécutions et aux mauvais traitements dont il a été l'objet de tous temps, est-ce à l'obligation dans laquelle il se trouvait de s'unir et de se cacher devant ses persécuteurs? Ou bien parce que, mère de toutes les croyances monothéistes, la religion juive imposait quand même du respect à ses détracteurs, qui craignaient que la perte du judaïsme ne fut suivie de leur perte également. Qui le dira jamais?

Les religions elles-mêmes, si elles résistent et n'accroissent pas dans une certaine mesure, leurs croyances, au nouvel état de choses, disparaîtront comme leurs aînées.

Les autres peuples qui avaient leur pleine liberté, fini leur temps, ont succombé ou sont en train de le faire.

L'immense empire austro-hongrois, l'empire qui devait se prétendre vraiment allemand, et que l'on a démembré à tort, tout vermoulu, faute de réagir, s'est écroulé ne laissant qu'un tout petit état, l'Autriche, dont l'Allemagne ne devait faire qu'une bouchée.

L'empire turc, ensommeillé, se décomposait petit à petit jusqu'à ne laisser qu'une Turquie, qui essaye de renaître de ses cendres avec un certain succès.

La Russie au fait de la gloire, criait victoire pour faire place bientôt après au bolchévisme envahissant, qui lui même ne paraît plus se maintenir qu'en jetant du lest et en se donnant corps perdu à la religion et au capitalisme, qui jurent avec les principes bolchéviques.

L'Amérique en est encore à chercher sa voie et son or.

Le Japon défaillant et rampant, attend son heures.

Quant à l'Angleterre, toute puissante, elle ne compte plus que sur les dominions et sur les colonies, qui essayent de se détacher d'elle une à une pour la laisser seule avec son île.

Pour l'Egypte, située au milieu de tous les chemins de la terre, elle suit sa destinée, qui est d'être libre et égale à toutes les puissances ou bien de dépendre de l'une d'elles à cause de sa situation même.

Relativement à l'Italie, n'en parlons pas, sa destinée s'est accomplie. Elle est morte, bien morte et rien ne peut plus la ressusciter. Du temps des Romains, elle était elle aussi le centre du monde connu alors mais depuis que l'Asie extrême, le centre de l'Afrique encore rempli de mystères, et surtout les Amériques du Nord et du Sud, ont été découvertes, elle est bien déçue de son rôle.

Prenez une carte et examinez la bien. L'Italie n'y est aujourd'hui qu'une toute petite étendue de terre, enfermée par la Méditerranée, dans le vaste espace de l'Univers.

Mussolini pour autant qu'il se limitait à administrer sa patrie semblait pouvoir la relever, mais dès qu'il a voulu sortir de son rôle, il a perdu son pays et lui avec.

Il en est ainsi de tous les dictateurs, ils veulent tout faire durant leur existence, alors qu'il faudrait plusieurs générations pour asseoir leurs actes sur des bases solides.

Hitler, cet autre malfaiteur, a eu le même sort que lui et son pays avec. Il voulait pour l'Allemagne, de l'espace, des débouchés, de quoi suffire aux besoins de ses 80.000 millions d'habitants, trop ensermés dans leur étendue de terre. L'Allemagne telle qu'elle est, ne pouvait pas vivre, elle devait dominer ou périr. Son sort était marqué, elle a failli.

J'ai avancé toutes ces réflexions sur l'état des diverses puissances mondiales, pour quelle raison, pour aboutir à quoi? A rien! A l'extinction de toutes nos illusions. Une chose n'est pas plus tôt établie, qu'elle est déjà à vieille, et qu'il faut songer à la remplacer par une autre chose.

Le temps détruit et change tout. C'est la mort ou l'évolution.

A. WILLNER BEY



ATHENA

*Peuple grec. Peuple roi. Peuple désespéré
Tu n'as plus rien à perdre que la liberté
Ton amour de la liberté de la justice
Et l'infini respect que tu as de toi-même.*

*Peuple roi tu as cru que le pain t'était dû
Et que l'on te donnait honnêtement des armes
Pour sauver ton honneur et rétablir ta loi
Peuple désespéré ne te fie qu'à tes armes
On t'en a fait la charité, fais-en l'espoir.*

PAUL ELUARD

EL GRECO THE CRETAN

by **ELENA D'ETTER-BOULGARIDES**

The original and sensational art of that strange and enigmatic personality Dominichos Theotokopoulos (afterwards famous as El Greco), which for centuries was forgotten, to-day stands prominent in the history of human culture.

Dominichos Theotokopoulos was born at Canea, in the island of Crete, in 1542 (hence his nom-de-plume El Greco, meaning in Spanish «the Greek»). This early environment counts for much, as his art was based on Cretan-Byzantine local traditions. It was to the Cretan School of Painting that he owes the first emotions of his sublime creations — the first uplifting realisation of his genius.

Theotokopoulos left his native island and sought wider horizons. We next find him in Venice, and later, in the year 1570, in Rome, causing a sensation among the Italian painters by his exceptional talent. But this success did not quench the artist's thirst for the original, and Theotokopoulos left the eternal city seeking for something different, unwilling to remain for ever an imitator of the glory of the other great masters.

Although a disciple of Titian, he seems to have learnt little, if anything, from him, as he arrived in Italy from Crete already an accomplished painter, with his own technique and his extreme individuality. From the time of his first pictures his peculiar personality was defined — the passionate, mystical, poetical imaginative power which is the dominating key to all his creations; the spiritual capacity of delineating the human form to express the human soul; the fevered agitation with which he saw life; the boldness with which he used colour.

Such was El Greco, such was the enigma behind his existence. Unfortunately, the paintings that he brought with him from Crete, including a self-portrait, are believed to be lost; but it was those creations which he had brought with him from his native island that had inspired the miniaturist, Julio Clovio, to recommend this young man from Canea to Cardinal Farnese-Viterbo in Rome as a painter of rare talent.

CARDINAL AS PATRON

In Rome he stayed in the palace of the Cardinal, and painted, among other pictures, «The Healing of the Blind,» which is supposed to represent Titian, Michelangelo and Julio Clovio; the fourth figure is believed to be Theotokopoulos himself.

From Rome we next find him, in 1575, in Toledo, that great Spanish town, working on the «Ascension» for the Cathedral of Santo Domingo el Antiguo. It took him two years to complete this picture, and immediately afterwards he was commissioned to paint the renowned composition, «Christ Disrobed of His Raiment on Calvary,» for the great altar in

the sacristy of the cathedral. The execution, the contrast of lights, and the finish of this picture was so admirable that El Greco refused to deliver it unless he was paid a much higher price than the sum originally offered to him by the Chapter.

This caused a dispute between the painter and the Chapter, and the latter appointed, as the custom was, valuers; but their report was entirely in Greco's favour. They said that «the merit of the picture was so great that in their opinion it could not be valued». The Cretan was then offered by the Chapter 3,500 reals instead of the original sum of 400 reals. But, in spite of this, Greco refused to accept, as the Chapter stipulated out of amour propre that the painter should remove from the picture the figures, of the Marys, which in their view could not, with propriety, be present. The artists of Toledo protested against this outrage — the composition remained untouched, and El Greco's greatest picture of that period, the picture that proclaimed him a master of colour, was saved.

DISPUTE WITH THE KING

The artist was again found in dispute over his next picture, «The History of St. Maurice and His Companions,» and this time it was with the King himself— Philip II. This proves the strong character and individuality of the Cretan painter not only in his creations but in his private life. At first he did not carry out this royal order, giving as an excuse that he had neither money nor the right colours. The King commanded that El Greco should be at once supplied with money, and also with the colours that he required; but the artist loathed commands, and although he finished this picture, he saw that it did not meet with the King's approval. It was in this composition that the Cretan experimented — it was both a challenge and an experiment. He used such exaggeratedly cold tones and exhibited such extreme individuality that his creation caused a diversity of opinions. The King failed to understand this strange technique, and the canvas was not accorded the honoured position for which it was commissioned.

Besides the several pictures that he executed, El Greco was entrusted with the decoration of several churches, and he painted numerous other pictures and a countless number of apostles and saints, so various in their representation that one would have thought that they could not possibly have been painted by the same hand. Yet all of them had one characteristic: they seemed remote from the earth.

As a landscape painter the Cretan attained great heights through his unusual colouring — Greco's greatest artistic discovery. It must be remembered that colouring had been Michelangelo's failure.

As a painter of women's portraits he produced three master-pieces: «The Lady with the White Fur», «The Lady with the Flower», and «The Lady with the White Mantilla», which, I think, was exhibited in the Guildhall, London, in 1901, but under a different title.

It is believed that no painter has approached El Greco's masterly execution of these portraits. The picture of «The Lady with the White Fur» was attributed by Senor de Bruette to Tintoretto; but certainly it could not be Tintoretto's. The cold tones belong to the Cretan, and not to the Venetian, as El Greco was the first to forestall modern colouring at a time when other artists used warm tones. Paravicino and Gongora, in their sonnets, speak of El Greco's studio as «the famous studio of his inspired colours» from which «he controlled the passion of the heavens».

Unfortunately, there are no buildings or churches preserved to enable us to form an opinion about El Greco's ability as a builder and carver, except for the altars and retablos, which were striking and astonishing works of exaggerated emotion expressed in the attitudes of the figures. There are not many drawings either, as it is believed that he executed his pictures without any preliminary sketch of the composition.

As unorthodox and enigmatic as his art seemed to be at the time, so was El Greco's personality — distant, strange, silent, yet passionate. He spent forty years in Toledo. It appears that he had never left the Spanish city, and if someone were to ask him why he had come to Toledo, his answer was: «I am neither obliged to say why I came to this city nor to answer any questions put to me». Despite this long sojourn in Spain, he never quite mastered the language or perhaps pretended not to have done so. He was proud of his Cretan origin, and found an immense pleasure in remembering Crete. A great number of his pictures bear his signature in Greek: «Dominichos Theotokopoulos, Cretain fecit».

El Greco's only son, George Manuel, attained no fame as a painter and little as an architect and sculptor; and about the Cretan painter's wife we know nothing except that her name is given as Dona Jeronima de las Guevas.

In Toledo the Cretan led a life of luxury. With his family he occupied twenty-four rooms in the palace of the Marques de Villena, near the Greco museum. His library contained a rich collection of Greek books, including Homer, Aristotle, Plutarch, and numerous volumes on architecture. The Greek artist was not only a painter, a sculptor and an architect; he was also a philosopher and a witty and eloquent conversationalist. He would proudly declare that there was nothing superior to his works, and that no price was high enough for them. He earned much money, but spent it all in grand and luxurious display in his house, even indulging in the eccentricity of employing musicians to entertain him at meal-times.

Unlike Raphael, whose pupils formed an army around their master, El Greco had very few disciples — not many dared imitate his unorthodox and

extravagant style. His favourite pupil, Luis Tristan, was the only one who did him much credit, although he did not live up to his master's standard.

After having known him for forty years, the city of Toledo, on April 7, 1614, mourned the Cretan's death. They buried him, like a nobleman, in the church of Santo Domingo el Antiguo.

The Cretan painter died knowing that the creations of his brush were to live for ever and to haunt us as few other pictures have the power to do so. His discovery of those seemingly unearthly colours was his greatest gift to Velasquez, the famous Spanish master — and to the world.

«I see a white and a red of a quality that one finds nowhere in nature, for they shine more brightly than the colours we perceive; and I see pictures such as no painter has yet painted, whose models one finds nowhere in nature; and yet they are nature itself, and life itself, and the most perfect beauty imaginable».

Thus Santa Theresa, the mystic of Spain, aptly described the Cretan painter's supreme art.

ELENA D'ETTER-BULGARIDES



Pour elle

MURMURE

*Soulève tes paupières:
fais-moi voir
cette ardente prière
qui monte dans le soir.*

*L'iris chaud
a donné sa chaleur
à mon coeur.
Laisse-moi contempler
ton âme, sa fièvre,
sa candeur
et les rêves extasiés
qui tremblotent
sur la pâleur
de tes lèvres.*

*Referme vite tes yeux.
Clos tes paupières
sur d'autres cieux,
et reçois ma prière.*

A. KHÉDRY

HISTOIRE DU FQIH ESCLAVE DE DIEU OU LA RANÇON DE LA SCIENCE

CONTE MAROCAIN

Il y avait dans une ville célèbre pour la science de ses oulama une femme qui demandait jour et nuit au Très-Haut de lui donner un petit garçon.

— Si Tu daignes m'exaucer, disait-elle, je l'appellerai Abdallah (c'est-à-dire Esclave de Dieu), et nous ferons en sorte, son père et moi, qu'il se consacre uniquement à l'étude du Coran!

La femme étant devenue grosse accoucha presque sans souffrance, à l'heure de la prière de fajr. Une certitude profonde et douce était en elle. Le nouveau-né, dont les yeux venaient de s'ouvrir à cette lumière de l'aube si chère aux saints et aux savants, ne pouvait être qu'un garçon. Et c'en était bien un, en effet.

Vous savez que la chambre d'une accouchée est pour ainsi dire un canton des cieux. Venu du premier monde, qui du second, qui du troisième, les anges vont et viennent, suspendus par essaims tantôt au chevet de la mère, tantôt à celui de l'enfant. Les yeux de celui-ci sont encore capables de les voir. Il leur adresse maints sourires, dont la suavité touche les plus endurcis. C'est pour célébrer la présence de ces visiteurs que les femmes ne cessent pas, sept jours durant, de pousser des youyous et de se réjouir.

Cette fois-là, tout concourait à faire de la chambre où reposait le petit Abdallah un lieu de rencontre particulièrement animé du Ciel et de la Terre.

Nul n'ignorait, en effet, de quelles longues prières la présence du petit garçon se trouvait être le fruit.

D'autre part, la rapidité avec laquelle la mère avait accouché n'avait pas manqué d'attirer l'attention (Est-il pour les croyantes, je vous le demande, un sujet de conversation plus attrayant que la délivrance? Non, n'est-ce pas!). Une chérifa avait expliqué la chose en ces termes aux ignorantes et aux oublieuses:

— Pourquoi, nous autres femmes, souffrons-nous mille morts en donnant la vie? Un peu avant la naissance, un ange armé d'un bâton se présente à l'enfant. «Acceptes-tu, lui dit-il, toutes les souffrances qu'il plaira à Dieu de t'envoyer sur la terre? Sache qu'il va t'arriver ceci, cela, et encore cela». Epouvanté, l'enfant crie: non! non! non! Alors l'ange le bat jusqu'à ce que le oui du croyant ait succédé au non des rebelles. Et ce sont ces coups assésés par l'Ange à l'enfant qui meurtrissent les flancs de la mère!

Presque toutes les femmes de la ville tinrent à venir recueillir le plus possible de la *baraka* de cette mère bénie entre les bénies, de cet enfant qui avait su désarmer si vite le bras de l'Ange!

Tant que dura la fête, citadines, campagnardes, femmes d'humbles travailleurs ou de riches marchands, ne cessèrent d'affluer dans la bienheureuse maison. Chaque nouvelle arrivante portait la main de l'accouchée à ses lèvres, ce qui signifiait:

— Communique-moi un peu de ta *baraka*, femme bénie, mère d'un enfant béni!

Puis elle se dirigeait vers le berceau, y faisait aussi bonne provision de *baraka* et soudain se récriait sur la beauté du petit Abdallah.

Aucune n'omettait de faire suivre ses compliments d'un *tharak Allah* net et péremptoire. Les mérites, ou plutôt la chance de la créature, étaient ainsi reportés, comme il est légitime, sur le Créateur; et, du même coup, l'herbe se trouvait en quelque sorte coupée sous les pieds du Chitan toujours à l'affût.

Certes, la précaution n'était pas inutile. Déjà le délicat visage de l'enfant lançait de toutes parts des traits qui n'étaient que trop visibles. Ils pénétraient, ces traits, avec la force de l'ineffable, au plus profond du coeur brûlant des créatures bien nées. Hélas! le coeur

froid des envieuses n'en ressentait que la piqure! Si tant d'anges s'étaient donné rendez-vous autour de ce berceau-là, c'était aussi, comme vous allez le voir, qu'Abdallah devait avoir plus besoin qu'un autre de leur aide.

Dès que l'enfant eut trois ans, la mère envoya le père aux enseignements. Elle tenait à ce que le petit apprit le Coran sous la direction d'un fqih véritable.

On leur parla d'un vieil homme qu'avait rendu célèbre ce qui lui était arrivé certain jour avec le Sultan.

Celui-ci lui avait amené l'héritier de son trône, disant:

— Tue-le si tu veux! Personne n'a jamais rien pu en faire!

Le jeune prince s'assit au premier rang, parmi les fils des riches qui, maintenant, avaient l'air de pauvres à côté de lui, convaincu que le troupeau des pouilleux entassés au fond était là pour encaisser les insultes et les coups.

Aussitôt le fqih vint à lui, lui arracha sa chéchia rutilante, son burnous immaculé et les lança au loin, disant:

— Ici, tu es dans la maison de Dieu, sans cesse lavée et parfumée par Sa Parole! Futur commandeur des croyants, il te faut donner l'exemple de la modestie!

Furieux, le prince se jeta sur le fqih. Mais celui-ci maîtrisa le petit lion, assujettit ses pieds dans la *jalaka* et lui dit avec calme, en faisant siffler sa baguette:

— Je vais te cingler la plante des pieds jusqu'à ce que tu te sois engagé à respecter ceux que Dieu a chargé de t'enseigner Sa sublime Volonté!

Une heure durant, le prince supporta la correction sans faiblir. Le sang ruisselait sur ses jambes. Emu par ses cris, le sultan rentra dans le *msid*. Il regardait les bras croisés, son fier enfant devenu semblable à la gerbe sur laquelle s'abat le fléau. Mais il n'osa rien dire et fit bien. Le prince, agité de sanglots convulsifs, s'écria soudain:

— Arrête, Seigneur, j'ai compris! Ce n'est pas à ta baguette que je cède, mais à quelqu'un qui se trouvait au fond de moi sans que je m'en doutasse! Ce quelqu'un m'a signifié que j'étais dans le chemin de ceux qui s'égarèrent! Permets-moi de t'appeler mon maître, puisque tu m'as ramené dans le sentier droit.

A dater de ce jour, le fqih n'eut pas d'élève plus respectueux. Car, d'une part, les coups distribués à bon escient dans la maison de Dieu font honneur à qui les reçoit comme à qui les donne! Et, de l'autre, si le maître se reconnaît à sa main, il se reconnaît bien plus encore à son oeil. Sachant que Dieu envoie toujours et toujours ici-bas, pour qu'ils s'y usent les uns contre les autres, la même proportion d'avares, de gloutons, de fats, d'impatients, d'hypocrites, le maître digne de ce nom devient peu à peu capable de découvrir rapidement la vraie nature de chaque enfant.

En ce qui concerne le petit Abdallah, le fqih n'eut qu'à jeter les yeux sur lui pour évaluer l'âge et le rang de cette âme toujours ouverte, comme l'éponge, au flux de la Lumière.

Dès le lendemain, le nouvel élève fut capable de réciter sans faire de faute la leçon de la veille. Et il en fut ainsi chaque jour. Trois ans après il possédait tout le Coran. On aurait juré qu'il était venu au monde avec les sourates calligraphiées sur la membrane interne du coeur! On parlait de ce prodige aussi bien parmi les pauvres frères des confréries que parmi les oulama. Sa

mère recevait tant et tant de compliments qu'elle se sentait devenir folle de fierté. Mais elle se disait :

— Même si je pêche, Dieu me pardonnera. C'est une chose bien connue qu'un savant a le droit de faire entrer en même temps que lui au paradis quarante personnes de sa famille!

Il n'est pas nécessaire de raconter en détail de quelle manière le plus jeune élève du vieux *fqih* devint au bout de quelques années le plus savant des *tolba*.

Il en fut de lui comme de tous ceux que Dieu a marqués au sceau de Sa patience.

Les livres que ses camarades trouvaient ennuyeux, lui les dévorait. Ceux qu'ils déclaraient obscurs lui semblaient auant de phares pour les âmes en perdition. Les réflexions que ce genre de lecture lui inspirait fripaient le visage de ses auditeurs, leur arrachaient bâillement après bâillement. Eux se complaisaient dans la compagnie de leurs inférieurs. Lui s'en allait partout à la recherche de censeurs et de guides.

Et ainsi de suite! Et de même pour la manière de vivre. Il tirait ses plus chers plaisirs de ce que d'autres appelaient peine et souci.

Comment eût-il pu en être autrement, alors que leur vérité était son erreur, leur erreur sa vérité?

Les journées des fats se passent en longues méditations; celles des égoïstes en coups de sonde pour obtenir ceci ou cela. Lui, trouvant qu'à parler de choses vulgaires entre gens vulgaires on ne peut que se répéter sans profit ni pour soi ni pour les autres, préférait se retirer dans sa chambre.

Il lui semblait qu'il suffisait d'y murmurer le nom de Dieu pour qu'elle devint, cette cellule étroite et nue, plus vaste que le monde!

Par contre, les murs des palais où l'architecte s'est flatté de domestiquer l'espace lui faisaient l'effet de se rapprocher, jusqu'à les étouffer, des orgueilleux qui s'enflaient à coups de propos vides, exactement comme le font les parois du tombeau autour des épaules du réprouvé!

Ceux qui se disaient ses amis s'éloignaient de lui dès qu'ils avaient puisé sans compter dans le trésor de sa sincérité et de sa science.

A chacun d'eux il eût pu dire: «Je t'apprends à mendier et tu arrives avant moi devant les portes!»

Mais ce n'était pas d'être pillé qui l'ennuyait. C'était de voir le genre d'utilisation que tous se hâtaient de faire de l'or très pur du sublime.

C'est ainsi que peu à peu les livres devinrent son unique compagnie. Du moins, au sein de cet univers, se sentait-il d'accord avec de plus grands que lui, et sur quelles choses!

Sur le sens de la vie, par exemple; ou bien sur les degrés de maturité des fruits miraculeux de la naissance et de la mort!

Ou encore, sur la signification des innombrables emblèmes qu'il a plu à Dieu d'employer comme autant de matériaux dans la construction jamais figée de ses mondes toujours en mouvement!

Or, ces mêmes vérités cueillies aux branches les moins accessibles de l'Arbre de la Science, tombant dans les bouches de gens qui n'étaient pas faits pour s'en rafraîchir, devenaient des erreurs redoutables, lesquelles, semblables au long ventre de la vipère, en portaient dans leurs flancs d'autres non moins venimeuses!

Force lui était alors d'assister à la réussite des médiocres, au décri des délicats, à la montée en grade de l'accessoire, à la mise au rancart de l'essentiel.

Mais cela aussi, après tout, n'était-il pas un signe?

C'est ainsi que lui apparaissaient de plus en plus la vertu du silence, le prix de la solitude.

Une chose, toutefois, le faisait souffrir, souffrir plus encore qu'il n'osait se l'avouer. Il sentait — qui jamais l'eût pu prévoir? — il sentait sa mère en proie à une effroyable jalousie. Il suffisait qu'il prit un livre pour voir s'allumer une lueur mauvaise dans les yeux de la pauvre femme.

Elle s'était imaginé, dans sa simplicité, que donner son fils à Dieu revenait à l'avoir un peu plus à elle.

Et voilà qu'avec le temps les volumes qu'elle lui avait procurés avec tant de joie étaient devenus des rivaux autrement redoutables que ne le sont pour l'affection des mères les réunions d'amis, les concerts, les parties de campagne et toutes les aventures dont l'adolescence, avant de ceindre le turban, aime à se couronner le front! Les petits signes noirs qui peuplaient leurs pages et qu'on ne lui avait pas appris à déchiffrer formaient maintenant une armée immense, chaque jour accrue, et elle se sentait seule, désarmée, devant cette multitude.

Lui, comme s'il eût senti le danger, avait pourtant fait de son mieux pour l'intéresser à son travail. C'était chose facile au début. Il savait lui faire plaisir ainsi qu'à son père en psalmodiant le Coran à leur côté. La Parole se répandait dans la demeure comme un senteur de paradis, purifiant toutes choses.

Mais par la suite, il avait cru bien faire en se servant de sa jeune science débordante d'ardeur pour combattre chez les siens des croyances dans lesquelles il voyait des déformations manifestes de la Vérité. Aiguillonnée par la jalousie qui commençait à la ronger à son insu, la mère apportait à ce genre de controverses une âpreté extraordinaire.

— Tu n'es tout de même pas un prophète! lui disait-elle. Voilà que tu te mets à «gonfler» maintenant! Si tu veux te nourrir de chardons, mâche-les avec ta bouche, non avec la mienne!

Il essayait alors de lui prouver, en lui lisant des passages du Coran, que par exemple les voleurs doivent avoir les mains coupées; qu'il est donc faux de soutenir, comme on le fait dans le peuple, que voler pour nourrir sa mère ou ses enfants n'est pas voler.

Presque toujours leurs discussions roulaient sur cette question si délicate des pauvres et des riches. D'une origine modeste, elle n'en avait puisé qu'avec plus de passion dans le trésor des enseignements transmis de bouche en bouche. A l'en croire, Dieu n'aimait que les pauvres. Son indulgence leur était acquise d'avance.

— Ce sont eux, répétait-elle, qui sont les juges, les princes et les sultans!

— Le travail des pauvres et leurs prières sont en effet deux piliers du monde, répliquait Abdallah. Les vertus des saints en sont un troisième. Mais je ne puis approuver ces pères de famille qui s'en remettent à Dieu, comme ils disent, du soin de nourrir leur femme et leurs enfants. Vois ton oncle Moustafa...

— Encore! Qu'as-tu à lui reprocher, mon fils? Ne porte-t-il pas au front le sceau de sa piété?

— Je lui reproche de n'avoir jamais fait autre chose que ses prières. C'est sa femme qui gagne le pain qu'elle pétrit, c'est sa femme qui gagne la laine de sa djellaba, le cuir de ses babouches et jusqu'à la toile de son turban! Aussi la malheureuse, de jour comme de nuit, ne quitte-t-elle son rouet que pour son métier à tisser! Par-dessus le marché, elle doit lui préparer chaque fois elle-même l'eau de ses ablutions! C'est là ce que l'oncle Moustafa appelle «s'en remettre à Dieu». Moi, j'appelle cela ôter le bât de dessus son dos pour le placer sur le dos d'un autre!

— Malheureux! Qui te dit que les prières de ton oncle ne soutiennent pas notre maison en même temps que la sienne?

— C'est du moins ce qu'il assure chaque fois qu'il te demande de renouveler sa provision de tabac à priser!

— Les devoirs envers Dieu ne passent-ils pas avant tous les autres?

— D'accord! Mais que l'oncle Moustafa aille donc faire un tour du côté des tanneurs: il verra des croyants qui font comme lui leurs cinq prières et qui vont aussitôt replonger leurs doigts dans des cuves nauséabondes.

— Parce que ces gens-là, mon fils, ne sont pas capables comme ton oncle de tenir leur pensée uniquement fixée sur Dieu!

— La méditation de l'oncle Moustapha me semble surtout un entretien avec sa tabatière! C'est un homme qui adore rester assis, tandis que chacun galope autour de lui! L'empressement, aime-t-il alors à rappeler entre deux éternuements, fait la joie du Chitan!

— N'a-t-il pas raison? Où veux-tu en venir?

— A ceci, mère: il ne faut pas quitter le monde à moitié! Faute de quoi on se montre très inférieur à ceux que l'on croit avoir acquis le droit de mépriser! Le *taouakkoul*, l'abandon total entre les mains de Dieu sous la forme de la mendicité, ne convient qu'aux saints, et encore! Presque tous se sont imposé de gagner leur pain quotidien. Or nous voyons ce *taouakkoul* là pratiqué par des milliers et des milliers d'oncles Moustafa et de soi-disant fakirs. Dira-t-on que Dieu envoie les saints sur la terre en aussi grandes quantités que les sauterelles? Non. Les âmes se classent par leur plus ou moins grand éloignement de Dieu. La distance entre la créature et le Créateur étant infinie, les distances entre les âmes ne peuvent être que prodigieuses. Voilà, mère, ce que les pauvres oublient si volontiers. Ne faut-il tout de même pas distinguer entre le pauvre par infortune, le pauvre par amour de Dieu, et le pauvre par indolence ou orgueil? Au lieu de cela, voilà que chaque paresseux se met à singer ceux qui sont précisément impossibles à imiter, je veux dire les saints! En réalité, de tels pauvres n'auront jamais quitté le siècle, pas même le temps d'un battement de paupières! Ce monde, qu'ils font profession de mépriser, habite à jamais leur solitude. Leurs coeurs n'en sont-ils pas demeurés le miroir? Seul, l'accomplissement des devoirs ordinaires serait capable de percer l'abcès de leur puérilité! Les saints sont les plus virils des hommes. Alors que l'immense majorité de tes chers mendiants sont demeurés, eux, des enfants à la mamelle! Le vrai *taouakkoul* est tout autre chose, mère. Ecoute ce qu'en dit un soufi, saint entre les saints...

A bout d'arguments, la mère se bouchait les oreilles et n'hésitait pas à le traiter de *kafir*, c'est-à-dire d'infidèle, d'hérétique.

Lui, plein d'amour et de patience, ne se fâchait pas. Il se promettait, dès que le moment lui semblerait favorable, de faire entendre raison à l'obstinée. Peine perdue! Les erreurs enracinées dans la masse avaient formé peu à peu un édifice gigantesque, sorte de faux Islam qui, semblable à la plante nuisible dont la feuille imite celle de l'utile à côté de laquelle elle pousse, s'élevait à l'ombre des sublimes architectures du véritable. Pour extirper chacune de ces erreurs, il aurait fallu renverser tout l'édifice!

Maintenant l'ère des discussions était close. Aux silences tout frémissants d'une jubilation intérieure du jeune savant, la mère, demeurée farouchement sur ses positions, opposait un silence lourd de réprobation et de rancune.

Si encore elle avait conservé à sa disposition les leviers dont use ordinairement l'expérience des mères pour garder prestige et autorité! Mais non! La vie du siècle intéressait de moins en moins l'étrange garçon. Ce qu'elle essayait de lui en dire, toujours avec un but à la fois précis et caché, il faisait semblant de l'écouter! De sorte qu'elle voyait sa ruse déjouée avant même d'avoir pu disposer les appâts!

Pas plus la mère que l'épouse ne saurait pardonner aisément ce genre d'affront!

L'homme n'a-t-il pas été fait pour donner tête baissée dans les pièges que lui tend la tendresse de la femme?

Ou bien alors il faut qu'il soit, cet homme, sans discussion possible, un pic de force et de lumière.

Et encore, même dans ce cas, aura-t-il à gagner une dure bataille!

Ne raconte-t-on pas que les femmes du Prophète, vexées de ne pas être tout pour lui, osèrent se liguer pour imposer leur volonté à l'envoyé de Dieu?

Or, Abdallah n'avait pas encore eu l'occasion de fournir les preuves qu'il avait raison d'avoir contre tout le monde, excepté, bien entendu, contre sa mère. Car,

abîme de baraka et de sagesse, la mère, même quand elle a tort, ne peut qu'avoir raison! On comprend donc que celle d'Abdallah ne se tint pas aisément pour battue!

— Il faut, décida-t-elle un jour, que je parle sérieusement à ce *kafir*!

(Elle n'était pas si sûre que cela qu'il fût un infidèle au point de vue de la droite foi; mais ce dont elle se croyait sûre, hélas! et plus que sûre, c'est qu'il lui était infidèle, à elle, sa mère, qui l'avait obtenu de Dieu à force de prières!)

L'ayant prévenu qu'elle avait des choses importantes à lui dire, elle le vit se présenter devant elle un livre ouvert à la main, l'esprit, comme toujours, absent, avec ce regard qui, chaque fois qu'il s'échappait de côté, transperçait son coeur malade.

— Qu'es-tu pour moi? lui dit-elle. Un fils, ou l'ombre d'un fils? Prêtes-tu jamais la moindre attention à mes paroles? Le soir, à l'heure du bonheur pour toutes les mères, tu montes dans ta chambre. Et on ne te revoit pas avant l'après-midi du lendemain. Voilà des semaines que tu ne m'as pas donné même une minute de ton temps! Est-ce ainsi qu'un fils doit se comporter? Je suis fatiguée de te mendier des égards! Ta présence à mon côté n'est qu'un long affront. Tu vas me faire le plaisir d'aller vivre ailleurs. Loue une chambre en ville, ou retourne à la médersa. Je dirai à ton père de subvenir à tes besoins!

Elle disait cela pour l'éprouver, dans l'espoir qu'il la supplierait de le garder. Et il est vrai que, peiné comme il l'était de ces paroles, Abdallah aurait dû se jeter à ses pieds, protester de ses sentiments.

Mais les êtres droits et sincères ne savent faire ni la part du dépit, ni celle du calcul, ni celle de la colère, dans les reproches qu'on leur adresse.

Il demeura immobile devant elle, les yeux baissés. Et elle prit pour de l'indifférence ce qui était en réalité du chagrin et du respect.

— Va-t-en tout de suite! Je te chasse! cria-t-elle, soudain furieuse de l'échec de sa dernière ruse. Je ne reverrai pas ton visage de *kafir* avant que tous les enfants de la ville ne t'aient couru après en te jetant des pierres!

Il transporta le jour même ses coffres débordants de livres dans un petit menzeh que son père lui loua.

Il n'accepta ni meubles ni tapis, décidé à se contenter d'une natte pour dormir. La chair, cette servante, ne doit-elle pas savoir souffrir pour que son maître l'esprit demeure agile et libre?

De l'unique pièce du haut, on avait vue sur une belle fontaine dont les carrelages bleus et verts faisaient paraître l'eau plus limpide et plus fraîche. Cette fontaine publique était le seul luxe de la demeure. Un esclave du père apportait chaque jour repas et nouvelles.

Le quartier avait bonne réputation. Presque toutes les maisons étaient habitées par leurs propriétaires. Ceux-ci les quittaient deux fois par jour pour se rendre à leur boutique.

Abdallah, sans s'occuper d'eux le moins du monde — il connaissait le proverbe: le voisin fait monter le tas d'ordures et courir les bruits! — Abdallah se replongea aussitôt dans l'étude de son maître Mouhyiaddine ibn Arabi, surnommé «le plus grand des Cheikhs», dont les hardies et subtiles spéculations faisaient ses délices. Comme ce Prince des Amoureux, il se sentait l'ami de tous les amis de Dieu de toutes les époques et de toutes les contrées. «*Mon coeur, souhait-il chanter avec Mouhyiaddine, est capable de toutes les formes; il est le cloître du moine chrétien, un temple pour les idoles, une prairie pour les gazelles, la Kaaba du pèlerin, les Tables de la loi mosaïque, le Coran... Amour est mon credo; de quelque côté que se tournent ses chammelles, Amour est toujours mon credo et ma foi*».

Il ne s'arrachait aux *Perles de la Sagesse*, aux *Révélation Mecquoises* que pour se rendre au bain et à la mosquée. Hélas! sans qu'il s'en doutât, c'était encore

trop pour la malignité des oisifs. L'espèce de lumière qui émanait de son visage, de toute sa personne, n'avait pu laisser les gens indifférents. Les femmes qui avaient réussi à le voir trempaient leurs pinceaux dans la rosée et la poudre de diamant pour tracer son portrait aux recluses Beau, jeune, savant, n'était-ce pas plus que n'en pouvaient supporter les imaginations?

A ces qualités, il eût convenu d'ajouter: modeste, car Abdallah, craignant de blesser les autres par l'étalement des trésors qu'il devait à la méditation et à l'étude, s'efforçait de n'attirer l'attention d'aucun de ses voisins. Il se glissait comme un esprit dans les ruelles, toujours un peu penché, les yeux baissés, choisissant le côté de l'ombre ou de l'encombrement, et d'ailleurs tellement absorbé par ses réflexions qu'il n'entendait pas celles que les passants formulaient à haute voix à son intention.

Or, plus il faisait son possible pour passer inaperçu, plus il se classait parmi les êtres surprenants. Comment aurait-il pu en aller autrement, alors qu'il a plu au Très Haut, chaque fois qu'il expédie un cent de coeurs noirs sur la terre, de ne pas leur adjoindre plus d'un ou deux coeurs blancs?

Mais dans le monde des coeurs noirs, qui fit fqih dit magie. Tout ce qu'on racontait d'Abdallah (certains allaient jusqu'à dire qu'il avait eu connaissance du centième nom de Dieu!) concourait à lui faire attribuer des pouvoirs surnaturels.

Qu'aurait-il pu faire au cours de ses jours et de ses nuits de solitude, sinon s'exercer à mettre au service de sa volonté jusqu'aux saints et aux anges?

D'ailleurs, n'est-ce point la principale occupation des fqih que de puiser dans les Nombres et les Noms toute espèce de conjurations, de charmes?

La première fois qu'un passant l'aborda pour lui exposer son cas, Abdallah expliqua qu'il n'avait étudié aucune des branches de la magie et qu'il ne pensait pas qu'il aurait jamais ni le besoin ni le loisir de le faire.

Cette réponse ne fit que renforcer la croyance des gens à ses pouvoirs. On lui donna rang de prince dans la troupe de ceux qui commandent aux invisibles. Aussi, racontait-on, n'accordait-il son aide que dans les cas les plus délicats. Et il recevait alors des cadeaux si considérables qu'il pouvait ensuite affecter de dédaigner le menu fretin des tourmentés.

Pourtant la réponse d'Abdallah à ses sollicitateurs était la vérité même. Enivré par l'étude des principes, l'idée ne lui venait pas de s'intéresser à l'utilisation qu'en font les sorciers dans la petite cuisine de ce bas monde. Son âme ne se sentait à son aise que dans les déserts des cimes. Car le propre de ce qui touche à l'Unique est d'être sans limites, alors que ce qui regarde le siècle enferme toujours l'esprit dans un cercle plus ou moins étroit, dont il lui arrive parfois de ne plus pouvoir sortir.

Sans aller, bien entendu, jusqu'à suspecter la science et la bonne foi des fqih magiciens, Abdallah sentait son activité aux antipodes de la leur.

En même temps, les sollicitations dont il était l'objet lui apprenaient combien il est difficile à un fqih de ne pas tirer revenu même de ce qu'il ne sait pas. Le fqih n'a pas à tendre la main à l'ignorant. C'est l'ignorant qui la lui prend et lui ouvre les doigts de force pour y déposer le prix de ce qu'il craint ou de ce qu'il espère!

Abdallah n'en continuait pas moins à repousser les quémandeurs. Un certain nombre de ceux-ci se promirent de lui faire payer ses refus à la première occasion.

Il avait d'autres ennemis dans le quartier. Sa façon de circuler en baissant les yeux indisposait chacun. On appelait orgueil ce qui n'était que réserve. En vérité, s'il se fût montré plus liant, aurait-il inspiré plus de sympathie? Non pas! Au fond, les hommes, sans vouloir se l'avouer, étaient jaloux de sa beauté.

Ils l'étaient d'autant plus qu'ils en connaissaient les effets.

Toutes les fois que leurs femmes se trouvaient réunies au bain, au cimetière, aux fêtes de circoncision ou de mariage, la conversation, avec de grands éclats de rire et des propos on ne peut plus lestes, revenait sur le beau fqih du menzeh. Chacune en rentrant chez elle ne pouvait résister au désir de continuer à parler de lui, même à son mari. Elle le faisait avec les précautions d'usage, disant qu'elle ne pouvait comprendre l'engouement des autres. Ainsi le mari se voyait confirmé dans le sentiment de l'inflammabilité des femmes de ses amis et dans celui du sérieux de son propre harem. Mais cela ne laissait pas d'attiser en lui ces braises de la jalousie qui remplacent l'ardeur pour le vrai chez les êtres médiocres. Un jaloux ne l'est pas seulement de sa femme, de ses soeurs, de ses filles. Il l'est de toutes les femmes du quartier, de la ville, il l'est de toute la descendance d'Eve la désobéissante, la menteuse et la coquette. Il ne peut supporter la pensée qu'une créature belle et charmante soit à un autre que lui. Encore moins admettra-t-il qu'un homme exceptionnellement séduisant ait l'audace de vivre en célibataire parmi des gens mariés!

Les voisins d'Abdallah ne se rendaient donc pas à leurs boutiques avec la même quiétude que naguère. L'hôte du menzeh les tracassait. Ainsi le berger qui a relevé les traces du loup ne se sent plus le goût de jouer de la flûte!

Cette jalousie vague n'était pas aussi injustifiée qu'elle pourrait le paraître. Il n'aurait tenu qu'à Abdallah de voler de succès en succès. Lui-même, en dépit ou peut-être à cause de la pureté de ses intentions, ne pouvait pas ne pas s'en rendre compte.

Le chemin entre sa maison et la mosquée passait à diverses reprises sous les palais qui l'enjambaient. Ces espèces de tunnels suivis de coudes brusques en faisaient un lieu propice aux aventures. Les heures où Abdallah y circulait étaient, comme par un effet du hasard, celles où toutes les sévères maisons avaient besoin d'eau ou de commissions. Les servantes qu'il croisait employaient, pour attirer son attention, quelque-une de ces ruses que le Chitan souffle, ruses attendrissantes toujours les mêmes, mais que chaque fille d'Eve croit invisible et neuve, sans du reste, dans bien des cas, s'avouer à elle-même qu'elle l'emploie!

L'une posait sa cruche par terre en soupirant et en s'étirant pour mettre en évidence sa jeune gorge.

L'autre, espérant tirer plus d'avantages de l'hémisphère opposé de sa personne, marchait droite et cambrée avec l'ondulation gracieuse d'une chamelle de race.

Une troisième appelait un enfant, lui faisait cent observations qu'elle estimait piquantes.

Ou bien deux d'entre elles se rencontraient et parlaient le plus fort possible, avec des gestes passionnés, non certes l'une pour l'autre, mais pour Abdallah, en coulant de son côté un noir regard langoureux, sorte de harpon lancé avec adresse, mais qui ne ramenait que le vent du passage de l'insensible!

Et n'allez pas croire que les maîtresses se montraient plus réservées que les servantes! Il leur fallait seulement s'y prendre d'autre manière.

Toutes à ce moment roucoulaient derrière leurs moucharabiehs. L'une gourmandait son esclave, l'autre interpellait le marchand de sable, ou le diseur de bonne aventure, ou la vieille femme qui offrait du rouge. Certaines venaient derrière l'huis entrebâillé marchander un poulet ou des pastèques qu'elles n'avaient nullement l'intention d'acheter. Bref, c'était à celle qui ferait le mieux valoir son esprit et son gosier. A chaque tournant de la sombre ruelle, Abdallah apercevait quelque porte grande ouverte; sur le seuil une ou deux jeunes filles, la robe de mousseline relevée sur leur seroual à ramages, faisaient semblant de ne pas l'avoir vu s'avancer, tout en l'observant du coin de leur oeil pétillant de malice. Quand elles jugeaient qu'il avait eu tout le temps de les admirer, elles feignaient la sur-

prise et la pudeur offensée, en s'empresant de refermer sur leurs charmes la haute porte cloutée. Après tout, n'était-il pas célibataire? En cela n'appartenait-il pas aux jeunes filles plutôt qu'aux femmes mariées?

Il arrivait aussi que des femmes strictement voilées n'hésitaient pas à aborder Abdallah dans la rue. Sa qualité de *fqih* autorisait, en effet, dans une certaine mesure, la hardiesse de la démarche.

— O *fqih* — disaient-elles en cherchant à lui baiser la main, par Dieu! viens à mon aide. Ecoute ce qui m'arrive!

Lui s'efforçait de couper court à la confidence. Il lui fallait parfois s'arracher, à la lettre, des mains de quelque mystérieuse passante au front soucieux, aux yeux brûlants. Et ceux qui survenaient à cet instant pouvaient apporter leur contribution à la légende qui faisait d'Abdallah un *fqih* expert doublé d'un séducteur.

Cependant, tant que les femmes, au fond de leur cœur, furent pour lui, rien de fâcheux ne lui arriva. Les femmes, en effet, excellent à endormir la jalousie des hommes autant qu'à l'attiser. Les choses ne se gâtèrent vraiment que le jour où les habitantes du quartier, servantes, jeunes filles, épouses (sans oublier les terribles vieilles femmes!) furent enfin persuadées qu'aucune d'elles, dans aucun cas, ne tirerait de lui ombre d'avantage ou d'intérêt.

Aussitôt le cercle de la rancune se ferma autour de l'ingrat, de l'arrogant. Et les effets de cette unanimité dans l'incompréhension ne furent pas longs à se faire sentir!

Un jour, deux gardes du sultan se firent ouvrir par Abdallah. Chacun d'eux lui meurtrit le poignet entre ses dures mains, disant:

— Le Commandeur des Croyants nous a ordonné de t'amener devant lui!

Le sultan était un homme basané et trapu, toujours penché en avant dans l'attitude d'un lion prêt à bondir. Ayant considéré Abdallah de ses yeux où brillait un feu sombre, il se sentit plutôt agacé que charmé de son visage et de son air.

— J'ai reçu, lui dit-il, une dénonciation en bonne et due forme, signée de douze notables de ton quartier. Ces gens honorables affirment que tu t'enrichis en vendant de faux talismans et des drogues aux imbéciles. Ils t'accusent formellement d'employer ta connaissance de la magie à détourner les femmes de leur devoir. Tu as menacé une vierge, si elle ne te cédait pas, de lui ôter sa virginité à distance! Cette fille, qu'on n'a jamais laissée sortir, vient d'être examinée par une matrone. Et, en effet, elle n'est plus vierge! Ainsi, telle est ta confiance dans ce que tu sais que tu penses pouvoir impunément en abuser! Eh bien! si tu es un vrai *fqih*, il te reste une ressource: donne-nous à l'instant un échantillon de tes pouvoirs. Je te laisse le choix: un miracle, ou la vie!

Abdallah, la gorge serrée, ne put que répondre:

— Seigneur, tu es pour nous la justice du Ciel descendue sur la terre. Puissé-je mourir devant toi si j'ai touché même un mouzouna de qui que ce soit! Il t'est facile de vérifier que mon père subvient à tous mes besoins! Pour le miracle que tu me demandes, comment l'accomplirais-je alors que j'ignore jusqu'au premier mot des sciences magiques?

Le sultan, pour toute réponse, fit signe au bourreau, qui s'avança lentement, son sabre au poing, vers Abdallah. Le regard de celui-ci allait du sultan au bourreau, du bourreau au sultan. Une grosse larme sortit de son oeil droit, une autre de son oeil gauche. Du bout de son index, il cueillit chacune de ces larmes et les jeta à terre. La larme de l'oeil droit fit soudain s'entr'ouvrir le sol. De la crevasse, on vit sortir et monter un paradis, dont le parfum emplit les narines de tous les assistants d'une espèce de suavité aux pouvoirs prodigieux: car il suffisait qu'une trace en flottât dans l'air pour donner de l'intelligence et de la délicatesse à l'être le plus borné! La larme de l'oeil gauche fit trem-

bler les Trois Mondes et monter des profondeurs de la Géhenne une horrible flamme dans sa gaine de fumée noire. En même temps, le sultan fut déplacé de telle sorte que deux des pieds de son trône se trouvèrent à un cil du bord du gouffre, alors qu'Abdallah avait été poussé dans la direction du paradis!

— O *fqih*! cria le sultan, je te supplie de me pardonner!

— Je te pardonne, répondit Abdallah.

Aussitôt Dieu referma la terre des deux côtés. Le sultan s'inclina devant le jeune homme, disant:

— Continue à vivre comme tu l'entends! Voici mille dinars pour t'aider, si besoin en est, dans tes recherches.

Et il le laissa aller en le suivant longtemps des yeux, comme fait le tigre pour son dompteur quand celui-ci s'éloigne de la cage. Car sitôt le parfum céleste évapora, la pensée de la sainteté du *fqih* n'avait pu demeurer dans son esprit farouche.

Abdallah s'était remis à travailler et à prier. Il savait maintenant que certaines choses ne s'apprennent que dans le Livre de la Vie. Mais qu'une fois apprises de cette manière, l'esprit découvre de nouveaux sens aux pages qu'il croyait le mieux connaître du Livre de la Science. L'un de ses torts avait été de vouloir toujours juger les autres d'après lui-même. Qui sait, se demandait-il aussi, si les deux gouffres issus de ses larmes n'étaient pas deux gouffres béants, à son insu, dans son âme? Il se penchait sur eux avec le sentiment confus qu'il avait été lui-même — où? quand? il ne le savait — qu'il avait été, oui, ces scorpions, et ces rats, et ces cloportes et ces vipères et ces chouettes, dont la réunion s'appelle un quartier de notables dans n'importe quelle ville de ce monde. Bien loin de ressentir pour eux du mépris, de l'horreur, il s'atteignait et se méprisait lui-même à travers leur méchanceté, leur petitesse, et il les remerciait de la leçon qu'il leur devait.

Car sublime est nécessairement *Sounnat Allah*, la Coutume de Dieu!

Car ce monde, Son oeuvre, pour qui sait le voir, est ce qu'il y a de plus beau, de plus grand et de meilleur!

Car c'est commettre le plus grand des péchés que de vouloir se servir des leçons inscrites dans le Livre de la Science pour critiquer l'oeuvre de Dieu!

Deux ans après ces événements, le palais voisin de la demeure d'Abdallah fut vendu à un vizir, qui vint y habiter. Cet homme avait une fille ravissante, nommée Amina. Naturellement, la jeune fille connaissait l'histoire d'Abdallah. Elle s'était demandée si le *fqih* était vraiment aussi beau qu'on le prétendait. Son premier soin fut de se mettre aux aguets derrière le moucharabieh de sa chambre.

A peine l'eût-elle vu sortir de chez lui qu'elle recula, comprimant des deux mains les battements de son cœur. La réalité venait de lui apparaître plus belle que la légende et que le rêve!

Amoureuse comme peut l'être à quinze ans une fille unique habituée à régner despotiquement sur une famille dont elle avait toujours été l'idole, Amina partagea désormais son temps entre la fenêtre où elle guettait le passage d'Abdallah et le divan où elle l'évoquait.

— Aide-moi à distance, beau *fqih*! disait-elle, fermant voluptueusement les yeux et esquissant le geste de le serrer dans ses bras. Enseigne-moi le moyen de rayer le diamant de ton cœur avec mes ongles!

Chaque jour, elle connaissait un instant d'ivresse. C'était quand Abdallah, sa porte refermée, lui apparaissait de face, en pleine lumière. La disposition de la rue faisait qu'il avait l'air de venir directement à elle. Cette illusion ne durait guère. Elle savait à quel rendez-vous il allait. Pour un peu, elle se fût sentie jalouse de Dieu! En tout cas, elle s'avouait qu'elle l'était des Anges qui président à la prière.

— Regarde donc par ici, aveugle! murmurait-elle.

Voir à travers le bois ou la pierre ne devrait être qu'un jeu pour tes yeux! Eh! qu'il chacun dans cette maison m'obéit au doigt et à l'oeil! Même mon père le Vizir ne vit que pour mon sourire! Orgueilleux fqih, ne me donneras-tu pas un tout petit signe d'attention?

Pour le forcer à lever la tête elle se tint prête, un jour, à lui lancer une rose. La fleur tomba à côté de lui sans qu'il y prit garde. Elle résolut de faire ainsi à chacun de ses passages et devint si adroite à ce jeu qu'en dépit de sa distraction Abdallah ne put pas ne pas s'apercevoir de cette pluie de roses. Le seul résultat fut qu'il évita désormais de longer le mur du palais.

C'en était trop! Rendue matinale par le dépit qui lui poignait les flancs, Amina dit à la plus jeune de ses esclaves:

— Ma mère dort. Prête-moi ta robe. J'irai chercher l'eau à ta place!

Elle se brunissait légèrement le visage et descendit la lourde cruche, comptant bien qu'Abdallah viendrait, comme elle le lui voyait faire tous les matins à cette heure-là, emplir sa gargoulette.

C'est ce qui arriva en effet. Le jour venait à peine de se lever. Les rues étaient désertes, il n'y avait qu'eux à la fontaine. Amina se tourna vers le survenant. Leurs regards se rencontrèrent. Soudain pâle comme la mort, elle abaissa les paupières et murmura rapidement:

— O le plus fier-des fqih! Il y a longtemps que je t'aime. C'est moi qui t'ai lancé les roses. A la même heure, demain, tiens ta porte entrebâillée!

Abdallah répondit:

— Suis ton chemin, malheureuse! Que Dieu t'éloigne du mien!

Et il lui tourna le dos. Elle s'était sentie devenir écarlate du front à la nuque.

— Sache une chose, cria-t-elle, tu me paieras cher cet affront!

A partir de ce jour, elle vint à l'eau tous les matins. Abdallah s'était gardé de revenir. Il avait chargé le domestique qui lui apportait à manger de remplir la gargoulette. Chaque fois qu'elle devait s'en retourner sans avoir vu le fqih, il semblait à Amina que sa colère ne pourrait grandir. Pourtant, le lendemain, elle se sentait encore plus furieuse que la veille. Elle ne pouvait arracher de son coeur l'espoir qu'Abdallah changerait d'idée, qu'elle aurait en tout cas l'occasion de mieux plaider la cause de son dévorant amour. Nuit et jour elle imaginait qu'elle l'enlaçait, non qu'il lui fût vraiment cher, mais plutôt dans la pensée de l'amener à sa merci, pour le tourmenter, l'humilier, le réduire à néant après en avoir fait son aliment et ses délices. Sa nature était, vous l'avez compris, une nature d'ogresse. Même dans l'amour, la malheureuse ne cherchait que l'assouvissement de sa faim; et cette faim se trouvait faite de mille convoitises plus impérieuses l'une que l'autre. L'idée de faire le bonheur de celui qu'elle croyait aimer ne lui venait pas.

Or, n'est-ce pas précisément en cela que l'amour de l'homme et de la femme diffère de l'amour des bêtes?

Aimer, pour les vrais amants, n'est-ce pas atteindre à la plénitude sans y avoir songé? N'est-ce pas savourer à chaque instant des joies dont on n'aurait même pas osé supposer, l'instant d'avant, qu'elles existent?

Qu'ajouter, que reprocher aux dons de l'amour? A des dons qui toujours renaissant d'eux-mêmes comme les flammes du soleil, confondent, submergent, éblouissent un coeur mortel?

Ah! que les enfants gâtés sont, en effet, gâtés! Les vrais rapports des choses leur échappent. Ils ne soupçonnent pas que ne rien chercher, ne rien convoiter, soit proche à ce point de tout obtenir! Ils ne veulent pas que le repos soit dans la fatigue, la liberté dans le sacrifice, la possession dans l'offrande, l'amour dans l'oubli de soi! Leur égoïsme est un arbre bas, tout en racines et en épines, qui ne veut donner ni fruit ni ombre. Plaise à Dieu qu'il soit tout de même déraciné par l'ouragan!

Habituée dès le berceau à se considérer comme l'ombilic du monde, Amina ne respirait que la vengeance. Un matin, elle vit un jeune homme s'avancer vers la fontaine. La gargoulette qu'il tenait à la main mit le comble à la rage de la jeune fille. C'était un berger d'assez bonne mine, à demi-nu sous ses loques. Elle l'examina attentivement tandis qu'il se lavait les jambes. Ayant constaté qu'il avait la peau aussi blanche qu'Abdallah, elle ne perdit pas un instant pour lui demander:

— Qu'as-tu à me regarder? Serait-ce que je te plais? Croyant avoir à faire à une esclave, le berger lui prit la taille. Elle le laissa faire et lui dit à l'oreille:

— Reviens demain de très bonne heure. Tu vois cette porte là-bas, dans le palais du vizir? C'est celle de l'écurie. Tu n'auras qu'à la pousser. Je t'attendrai à l'intérieur!

Dès l'aube du lendemain, le berger vint examiner la porte en question. Elle était ouverte en effet. Amina lui fit signe de venir la rejoindre dans la soupente.

— Je suis vierge, lui dit-elle. Nous allons célébrer nos noces dans le foin!

Elle se donna aussitôt à lui. Pendant plus d'un mois, le berger revint chaque matin pour, finalement, s'entendre dire:

— Mon maître m'envoie dans une autre ville. N'es père pas me revoir jamais!

A quelque temps de là, la mère d'Amina se trouvant au hammam avec elle, voulut lui froter le dos elle-même.

— Comme ta taille est devenue ronde! lui dit-elle. Par Dieu! Ne serais-tu pas enceinte?

En vain Amina jura qu'il n'en était rien. Sa mère l'ausculta tant et si bien qu'elle perçut les mouvements de l'enfant.

Aussitôt elle poussa des gémissements affreux, se griffa les joues, disant:

— Honte sur moi! Honte sur ton père! Honte sur toi-même! Quel est le misérable qui a osé porter une telle atteinte à notre réputation?

— Je vais te le dire, mère. C'est notre voisin! C'est le fqih du menzeh!

Le même jour le vizir conduisit sa fille devant le sultan.

— Seigneur, lui dit-il, malgré la requête des notables tu as permis à ce chien de rester dans le quartier. Voilà son remerciement!

Le sultan entra dans une colère effrayante à voir. Exécutant ses ordres, les gardes lui amenèrent Abdallah pieds et poings liés.

— Cette fois, rugit-il, même si tu fais s'ouvrir l'enfer j'y tomberai avec toi! Avec la faute que tu as commise, je suis sûr, quoi que je te fasse, que Dieu me pardonnera!

Il lui cracha à la figure, fit apporter le livre de la *Charia*.

— Tu connais d'ailleurs la loi aussi bien que moi. Celui qui abuse de la candeur d'une jeune fille, sa tête doit voler.

— Seigneur, dit Abdallah, daigne au moins m'entendre! Sur notre saint Livre, je jure que ce n'est pas moi!

— Inutile, gronda le sultan. C'en est fait de ta vie, à moins, bien entendu, que mon vizir — ce dont je doute — ne t'accepte pour gendre!

Abdallah ne laissa pas au vizir furieux le temps de protester.

— Moi, Seigneur, dit-il, que j'épouse une dévergondée et un faux témoin! J'aime mieux mourir!

— Esclaves, commanda le sultan, conduisez-le en prison. Toi, le fqih, je t'accorde trois jours pour te préparer à régler tes comptes en ce monde et dans l'autre! Après quoi, tu auras le col tranché.

Durant le trajet du palais à la prison, une troupe d'enfants faillit lapider le pauvre Abdallah.

— Hou! hou! fqih Abdallah, criaient-ils. Hou! hou! suborneur! hou! hou! infidèle!

Il en fut de même trois jours après, quand on ramena Abdallah devant le sultan.

— Tu vas mourir, dit celui-ci. As-tu une faveur à me demander?

— Je voudrais supplier ma mère de me pardonner mes torts avant qu'il ne soit trop tard!

— Tu as raison, dit le sultan.

Et il commanda qu'on allât prévenir la mère, mais en la laissant libre de venir ou non.

— Mère du fqih Abdallah, annonça le garde derrière la porte, le Commandeur des Croyants te fait dire: «Ton fils va mourir ce soir. Il a demandé à te voir».

En entendant ces paroles, il sembla à la pauvre mère que le cœur lui remontait entre les dents. Elle mit son haïc, son litham, et se précipita vers le palais. Chemin faisant elle se fit expliquer la situation.

— Commandeur des Croyants, dit-elle en se jetant aux pieds du sultan, je suis sûre que mon fils n'a pu commettre le crime dont on l'accuse. Eh quoi! un homme comme toi va se laisser jouer par une effrontée! Non, Seigneur, tu ne peux y consentir! Si tu ne veux pas le faire pour mon fils, songe du moins à sauvegarder ta dignité. Fais comparaître la fille de ton vizir; menace-la. Elle dira la vérité!

— J'ai hâte d'en finir avec cette histoire, grommela le sultan. Soit! Qu'on m'amène Amina.

Du plus loin qu'il la vit, il l'interpella rudement:

— Ah! ah! c'est ainsi que tu as voulu me tromper, profitant de mon amitié pour ton père! Inutile de continuer à mentir, ma fille. Nous savons la vérité. Allons, parle!

Amina ne parut pas autrement impressionnée.

— Commandeur des Croyants, dit-elle, l'amour m'a rendue criminelle. Le fqih n'a pas voulu de moi.

C'est pour me venger de son dédain que j'ai accepté, déguisée en esclave, de recevoir un berger dans l'écurie des mules. L'enfant est du berger, non du fqih!

A ces mots, le sultan ne put maîtriser son émotion. Il tomba aux pieds d'Abdallah, disant:

— La première fois, tu m'as fait peur. J'ai cru que c'était le Chitan qui t'avait tiré de mes mains. Cette fois, tu viens d'être sauvé par ta mère. C'est donc que Dieu n'a jamais cessé d'être avec toi. Pardonne-moi ma double erreur. La vue de ton clair visage aurait dû émouvoir ma justice. Elle n'a fait qu'irriter mon injustice. Pour ma défense, considère que des fqih dans ton genre, il en vient peut-être un tous les mille ans sur la terre! Or la justice a en vue les hommes ordinaires. Elle ne peut, en ce monde de diables, que se défier des êtres d'exception. Est-il pire coupable, en effet, qu'un démon jouant à l'ange? Foi de justicier, c'est un vrai miracle que tu aies réussi deux fois à t'échapper des filets de la justice!

— Seigneur, répondit Abdallah, permets qu'à mon tour, avant qu'on ne m'ait délié, je demande pardon à ma mère. Je n'aurais jamais dû quitter sa maison. Parce que mes yeux se sont usés sur les livres, j'ai cru avoir raison contre elle. Et elle qui ne sait ni lire ni écrire m'avait prédit longtemps d'avance ce qui vient de m'arriver!

Le sultan fit reconduire la mère et le fqih avec de grands honneurs et de nombreux témoignages de sa munificence. Certains racontent que, par la suite, Abdallah, cédant aux instances de sa mère, consentit à épouser Amina et que celle-ci, en dépit de ses instincts d'ogresse, devint la plus dévouée des épouses.

FRANÇOIS BONJEAN

Extrait de «Oiseau jaune et Oiseau vert» recueil de contes à paraître

DÉFENSE DES ROMANS POLICIERS

Il n'est pas vrai que la foule préfère la mauvaise littérature à la bonne littérature, et qu'elle aime les histoires policières uniquement parce qu'elles sont mal écrites. La seule absence de raffinement artistique ne suffit pas à rendre un livre populaire. Les Indicateurs de chemins de fer contiennent peu de reflets de poésie, et cependant on ne les lit pas à haute voix pendant les soirées d'hiver.

Beaucoup de bons livres ont été populaires; beaucoup de mauvais livres, et c'est plus heureux encore, ne l'ont jamais été. Une bonne histoire policière est certainement mieux accueillie qu'une médiocre. Ce qui est vraiment regrettable, c'est que tant de gens ne puissent concevoir qu'il soit possible d'écrire un bon ouvrage de ce genre.

Cela leur paraît aussi chimérique que l'existence d'un bon démon. Relater un cambriolage leur semble une manière morale de le commettre. Ces sentiments sont d'ailleurs assez naturels chez les personnes douées d'une sensibilité un peu vive, car il faut avouer que beaucoup de ces romans renferment autant de crimes impressionnants qu'un drame de Shakespeare.

Il y a pourtant une aussi grande différence entre une bonne et une mauvaise histoire policière qu'entre une bonne épopée et une mauvaise; non seulement l'histoire policière est une forme d'art parfaitement légitime, mais elle possède encore certains avantages réels et précis. D'abord elle est la première et jusqu'ici, l'unique branche de la littérature populaire où se trouve exprimé un certain sentiment poétique de la vie moderne. Les hommes ont vécu pendant des siècles sur les montagnes et parmi les forêts avant de se rendre compte qu'elles sont poétiques. Nous pouvons en déduire que certains de nos descendants trouveront peut-être nos cheminées en briques aussi belles que les cimes roses des montagnes, et nos réverbères aussi anciens et aussi naturels que les arbres.

Sous ce rapport, le roman policier est l'Iliade de la grande ville.

Vous avez certainement remarqué que le détective héros habituel de ces romans, parcourt les rues de Londres avec l'aisance et l'allure mystérieuse d'un prince

des contes de fées, et que l'omnibus qu'il emprunte, au cours de son fabuleux voyage, prend aussitôt l'aspect d'un vaisseau magique. Les lumières de la ville brillent autour de lui comme les yeux d'innombrables fantômes, car elles sont les gardiennes d'un secret que l'écrivain connaît, mais que le lecteur n'a pas encore deviné. Chaque tournant de rue est comme un doigt qui l'indique, chaque cheminée semble le désigner d'un geste large et décevant. Tout ce qui tend, même sous la forme des minuties d'un Sherlock Holmes, à faire ressortir par des détails le côté romanesque de la civilisation et le caractère profondément humain des pierres et des tuiles est excellent.

On peut, évidemment, rêver d'une littérature plus élevée sur Londres. On peut souhaiter que les âmes des hommes aient des aventures plus étranges que leurs corps, et trouver qu'il serait beaucoup plus difficile, mais aussi beaucoup plus attrayant, de se mettre à la recherche de leurs vertus plutôt qu'à celle de leurs crimes. Mais puisque nos grands auteurs (à l'exception de l'admirable Stevenson) renoncent à cultiver ce genre captivant, nous sommes bien obligés, à l'heure où les yeux de la grande ville commencent à briller dans la nuit comme ceux des chats, d'accorder notre sympathie à ces oeuvres populaires qui, malgré leur bavardage guindé et pédantesque, se refusent délibérément à considérer le présent comme prosaïque et le quotidien comme vulgaire.

En nous montrant le policier seul et sans peur dans un repaire de bandits, entouré de poignards et de poings crispés, les romans policiers rappellent que cet agent de la justice sociale est une figure originale et poétique, alors que les cambrioleurs et les pieds feutrés ne sont que les froids conservateurs de l'atavisme des singes et des loups.

Ainsi, le roman de la police est le roman même de l'homme. Il repose sur cette constatation que la moralité est la plus sombre et la plus audacieuse des conspirations; il nous montre que la police invisible et silencieuse, qui nous protège et nous gouverne, n'est en somme que la continuation heureuse de l'ancienne chevalerie errante.

G. K. CHESTERTON

Un centenaire

L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

Il y eut, cette année, cent ans, le 11 septembre que, sur la proposition de Narcisse-Achille de Salvandy, alors grand maître de l'Université, Louis-Philippe, en son palais de Neuilly, signa l'ordonnance qui instituait l'École française d'Athènes. Celle-ci peut aujourd'hui considérer avec une légitime fierté l'œuvre accomplie au cours de ce siècle. Elle est en droit de se louer d'avoir fait rayonner le prestige de la France, non seulement en Grèce et dans les Balkans, mais encore auprès des «petites» nations dont elle accueillait les jeunes savants avec une libérale hospitalité. Chaque année, en effet, outre les six membres français, d'ordinaire anciens normaliens choisis au concours, elle reçoit dans ses appartements de la rue Didot, au pied du Lycabette, des chercheurs étrangers dont les gouvernements n'ont pas la possibilité d'entretenir des missions scientifiques permanentes sur le sol de l'Hellade.

Au premier rang des hommes qui en conçurent le projet et le firent aboutir par leur intelligente ténacité, se détachent Sainte-Beuve et l'impérieux Théobald Piscatory, ancien combattant volontaire de l'insurrection grecque, nommé ministre de France auprès du roi Othon. La France et l'Angleterre se livraient, alors en Grèce une âpre lutte d'influence. La première s'appuyait avant tout sur les anciens «klephtes» ou «bandits», lutteurs de la guerre de l'Indépendance. La seconde, au contraire, trouvait sa clientèle politique parmi les classes élevées. Il parut opportun à Piscatory d'assurer d'une manière plus durable le crédit de la France par une action d'ordre intellectuel. Nulle institution mieux que l'École française n'était de nature à servir ce dessein à long terme.

Après les tâtonnements inévitables du début, on vit que le meilleur moyen, pour l'École, d'étendre le renom de la France était de renoncer à la prétention d'être un cénacle littéraire transplanté dans Athènes, et de se consacrer à l'étude scientifique de l'hellénisme depuis ses origines jusqu'à nos jours. La mise en œuvre de ce programme a conduit à des résultats dont l'ampleur et la variété ne le cèdent en rien à ce qui a été réalisé par les autres missions scientifiques établies ultérieurement dans la capitale grecque, à l'exemple de l'École française. Depuis l'époque où Ernest Beulé, hésitant entre la littérature et l'archéologie, Jégageait, en 1852, au pied de l'escalier romain de l'Acropole, la porte byzantine à laquelle son nom est demeuré attaché, les chantiers de fouilles français se sont multipliés en divers points du monde hellénique.

Les ruines des deux grands sanctuaires d'Apollon à Délos et à Delphes ont été patiemment rendues à la lumière du jour. Fouillé dès 1872, Délos, autrefois centre de culte fréquenté, et entrepôt commercial florissant, a livré les types les plus divers de bâtiments sacrés et profanes: temples d'Apollon et d'Artémis, sanctuaires de ces dieux égyptiens et syriens vers lesquels les Grecs se tournaient lorsque fléchit leur foi dans les divinités nationales, vastes agoras, portiques allongés, salles de réunion pour armateurs et négociants, somptueuses demeures des riches commerçants, humbles logis des artisans.

Pour Delphes, c'est en 1891 que Théophile Homolle entreprit de faire démolir et reporter vers l'ouest tout le village de Kastri sous les maisons duquel étaient enfouis les principaux vestiges de l'Hieron apollinien, sur la pente de Rhodoni, la Phétriade rosée qui brasille au soleil. Trésors et ex-votos, dédiés par la piété ostentatoire des cités rivales, rédisent aujourd'hui leur splendeur et leur déclin. Si minutieusement qu'il ait été fouillé, le sol de Delphes réserve encore de fécondes surprises aux chercheurs. En 1939, alors qu'on n'attendait plus de sensationnelles trouvailles, il a livré des statuettes d'or et d'ivoire, offertes au cours du VI^e siècle par quelque ville opulente de la luxueuse Ionie.

A Tegée, en Arcadie, les fouilles françaises, commencées dès 1889, ont rendu les substructions du

temple d'Athéna — Alea et d'importants fragments des sculptures, dues à Scopas, qui en décoraient les frontons.

La Grèce préhellénique, dont les œuvres d'art, si séduisantes en leur fraîche nouveauté, avaient commencé d'être révélées vers 1900 par les travaux d'Evans à Cnossos, ne laissa pas indifférents les archéologues français. Reprenant à leur compte, au lendemain de l'autre guerre, des fouilles amorcées par Hazzidakis, ils s'attachèrent à nous restituer le palais de Mallia qui fut, avec ceux de Cnossos et de Phaistos, l'une des trois grandes résidences princières de la Crète, avant les invasions doriennes.

L'époque chrétienne n'a pas été non plus négligée. Charles Bayer eut le mérite, en 1883, d'être le premier à défendre, contre les préjugés d'un goût trop exclusivement attaché au classique, la valeur profondément humaine de l'art byzantin. Charles Diehl, qui a renouvelé en France les études sur le moyen âge grec et que la mort nous a ravi en novembre 1944, fut aussi un «Athénien». C'est également au cours de son séjour à l'École française que M. Gabriel Millet, le «Nestor» des études byzantines en France, eut l'occasion d'étudier les mosaïques du couvent de Daphni, dont l'altière distinction ressortit à l'art de la cour impériale de Constantinople. Nous lui devons de mieux connaître, grâce au bel album qu'il publia en 1910, les monuments de Nitra, la «Pompé» byzantine, ancienne capitale des empereurs Paléologue, qui, dans la seconde moitié du XIV^e siècle, s'édifia, à l'ouest de Sparte, sur le flanc de cet éperon du Taygère où, à l'époque de la quatrième croisade, Guillaume de Villehardouin avait construit un château fort qu'il croyait ne jamais voir tomber aux mains des chrétiens d'Orient. Au lendemain de la première guerre mondiale du XX^e siècle, l'École française entreprit des travaux qui durèrent jusqu'à la récente guerre, en Thrace, à Philippe, où l'apôtre Paul, débarqué de la Troade, fit sa première prédication sur le sol européen. Elle y a découvert notamment les ruines de deux imposantes basiliques d'une valeur exceptionnelle pour la connaissance de l'architecture paléo-chrétienne.

La langue et les institutions de la Grèce moderne ont reeu, d'une façon moins continue, l'attention des «Athéniens». Elles ont cependant fourni l'objet principal de leurs études à des savants aussi éminents que MM. Louis Roussel et André Mirambille.

Ce n'est pas ici le lieu de dresser minutieusement le bilan de tout ce que l'École française a donné à la science. Un épais volume y suffirait à peine. Presque tous les grands hellénistes français sont des «Athéniens», depuis Fustel de Coulanges, Georges Perrot, Salomon Reinach jusqu'à M. Charles Picard, l'incomparable maître de l'archéologie grecque, et M. Robert Demangel, l'actuel directeur de l'École.

A ses titres de gloire, l'École peut ajouter aussi celui d'avoir dirigé, sur des voies fructueuses, les efforts des savants étrangers qu'elle a associés à son œuvre. Déjà, lors de sa fondation, il avait été prévu que deux Belges seraient admis à se joindre à leurs camarades français. Mais l'idée ne put être réalisée qu'en 1900 et, depuis, les membres belges se sont succédé à Athènes sans autres interruptions que celles qui furent imposées par les deux guerres mondiales du XX^e siècle.

Outre les Belges, la section étrangère a compté aussi des Suisses, des Hollandais, des Danois, des Suédois et des Polonais.

Enfin, depuis 1905, un Institut supérieur d'études françaises, placé sous le patronage de l'École, fait connaître, chaque année, par la voix enthousiaste de maîtres français, la langue, la littérature et les arts de la France à des milliers de jeunes intellectuels grecs. Au temps de l'occupation italo-allemande, cet institut fut un des hauts lieux où la Résistance française et la Résistance grecque se rencontrèrent, dans un même combat contre l'envahisseur.

LA BATAILLE DE KORITSA

par le *Lieutenant-général Jean Pitsicas,*
Commandant du corps d'armée de la Macédoine occidentale

Le 22 Novembre, la Grèce a célébré un de ses anniversaires historiques. Il y a six ans, le drapeau bleu-blanc fut hissé à Koritsa, après des luttes âpres et inégales. D'un côté, l'acier e t la force matérielle; de l'autre la force de l'âme. Les vainqueurs de cette époque, ceux qui survécurent, offrent devant l'autel de la liberté, leur gratitude a la virilité grecque.

La bataille de Koritsa a commencé normalement le 14 Novembre et pris fin le 22 Novembre avec l'entrée de nos troupes dans Koritsa, et le refoulement de l'ennemi au-delà du lac Malini. Dans la bataille, ont pris part, au début, trois divisions grecques, les 9ème, 10ème et 15ème, et plus tard les 11ème et 13ème divisions. Les forces ennemies comprenaient au commencement, deux divisions qui occupaient les passes Est de Morava et d'Ivan, et disposaient de fortifications semi-permanentes, de barbelés et d'ouvrages de campagne. La bataille de Morova-Ivan, en comparaison avec la bataille du Pinde, était de caractère purement offensif. Elle fut préparée et conduite suivant les règles de la tactique militaire. Le mode d'avance et d'utilisation du sol, quant à l'infanterie, et la précision du tir de l'artillerie grecque furent excellents, de sorte que l'ennemi, numériquement égal mais très supérieur en bouches de feu, et de plus, occupant des positions préparées d'avance, subit des pertes supérieures aux nôtres, malgré que nous ayons été les attaquants, fait qui témoigne de la perfection de notre entraînement militaire d'avant-guerre. Les qualités de notre infanterie et de notre artillerie exposées ci-dessus l'élan irrésistible de nos officiers et de nos soldats, le commandement habile des chefs, et le sentiment que la lutte était livrée dans un but de justice, furent les facteurs qui contribuèrent à la

brillante victoire de Morova, qui après huit jours de durs combats, fut marquée par l'occupation de Koritsa à la date du 22 Novembre. Cette victoire fut annoncée par le commandant du Corps d'armée à feu Jean Metaxas, alors premier ministre, et au commandant-en-chef Généralissime A. Papagos à 17 heures 45.

Le peuple de Koritsa reçut avec enthousiasme et les larmes aux yeux, les héroïques libérateurs.

Si la bataille du Pinde contribua à l'expulsion de l'envahisseur insolent de notre territoire, la bataille de Morova, livrée en territoire ennemi et couronnant les armes grecques de gloire, démontra que la victoire commençait à pencher de notre côté. Cette bataille permit non seulement l'occupation du territoire Epirote, mais aussi le dégagement de toute la route transversale Koritsa-Mertzani-Jannina, très utile au ravitaillement de nos forces; et du plateau de Koritsa.

Cette bataille remarquable, conduite suivant toutes les règles de l'art militaire, peut servir, du point de vue de la tectique stratégique, de précieuse leçon aux plus jeunes, dans les écoles militaires. Elle justifie ce que j'ai affirmé quant à l'impeccabilité du commandement des chefs de l'armée en ces moments-là, et quant à l'esprit indomptable de la nation grecque dans sa lutte contre l'envahisseur. Cette bataille a fait comprendre le système incomparable d'entraînement de notre armée. Elle a contribué à le faire reconnaître officiellement. Il y a cinq ans, les alliés fêtaient l'occupation de Koritsa prise par les forces grecques. Aujourd'hui... s'ils ne se souviennent plus de nous, l'histoire, elle, n'oublie pas.

JEAN PITSICAS

JADE TEARS

by *Colette-Névyne*

The caged butterflies of thought, released, surround him
And I am sipping tea from a jade bowl
With a cluster of stars in my heart.

O South Wind drifting past his home
Tell me — does he love me?
But, South Wind, do not lie...

The garden is in a stormy mood
My nostalgia glitters upon the flowers
In tears that fall not

Moonlight...
But the shadow of my Love
is so madly absent

Between you and I
this wilderness
kills me

COLETTE NEVYNE

PEUPLES ET CIVILISATIONS

Au moment où vient de s'achever l'histoire générale, publiée sous la direction de MM. Louis Halphen et Philippe Sagnac sous le titre de «Peuples et Civilisations», il paraît opportun de passer en revue cette oeuvre qui s'est poursuivie entre les deux grandes guerres.

Elle va des origines de l'histoire jusqu'à 1939. Elle comprend vingt volumes, de 600 pages en moyenne, pourvus d'index et quelques-uns de cartes. Les auteurs sont pour la plupart des professeurs de la Sorbonne et du collège de France, des membres de l'Institut. Parmi eux, outre les directeurs qui ont chacun donné deux volumes et davantage on retient les noms de MM. P. Jouguet, H. Hanser, P. Roussel, Piganiol, Albertini, Renan-det, P. Muret, G. Lefebvre, Renouvin, Baumont.

C'est une histoire des civilisations, comme l'indique le titre. On s'est efforcé de deviner les grandes lignes de l'évolution historique, les grands courants d'idées et de sentiments qui constituent les civilisations, de dégager la solidarité des faits à chaque grande époque.

Les *Premières Civilisations* sont étudiées (jusqu'aux Guerres Médiques) dans un volume d'ensemble où elles se pénètrent, tout en étant souvent un conflit. Et n'est-ce pas cette pénétration intime de l'Orient et de la Grèce qui se prépare de longue date, pour se réaliser avec Alexandre et après lui? Pendant que d'autres empires suivent leur voie au delà de l'Indus, dans l'Inde et dans la Chine, le monde oriental et méditerranéen se constitue lentement en un tout au cours des cinq cents ans qui séparent Salamine d'Actium et de la victoire de Rome sur l'Orient. C'est la conquête romaine admirablement exposée par le professeur Piganiol et cet empire se maintient, face aux Parthes et aux Germains, sur l'Euphrate, le Danube et le Rhin, grâce aux Césars, mais déjà avec bien des difficultés, des transformations sociales et morales, telles que l'introduction du christianisme et l'alliance avec l'Eglise, enfin les menaces d'invasion des peuples barbares. Les «Grandes Invasions» commencent au Ve siècle: M. Halphen les suit à la trace, les explique: d'elles sort un monde nouveau en Europe; de nouvelles civilisations se forment, diverses, grossières encore; des institutions sociales et politiques apparaissent, sans que le souvenir du grand Empire romain fasse naufrage, ni même la culture antique, préservée par les moines et le clergé, ni surtout le christianisme, qui se répand souvent par la force (Charlemagne) au delà du Rhin et du Danube. Et dès le XIe siècle, en brei dont, c'est un essor civilisateur dans des sociétés féodales, agricoles, où la principale personne est la terre, c'est elle qui crée les hiérarchies so-

ciales, les *vassalités*, du sommet au bas de l'échelle, du roi au plus humble des sujets. Du XIe au XIIIe siècle on assiste au progrès d'une société *chrétienne et féodale*, des langues européennes, d'une culture latine, au mi-



Le Prof. Philippe Sagnac

lieu des guerres de peuples et des guerres privées et de la grande entreprise chrétienne des Croisades contre les Infidèles. Deux mondes se rencontrent: le monde chrétien et l'Islam, né au VIIe siècle. Celui-ci a développé, surtout dès le Xe siècle, une très brillante civilisation non seulement dans l'Orient asiatique, mais en Egypte, dans l'Afrique du Nord, en Sicile, en Espagne. Cependant l'Empire d'Orient, si brillant, de Constantin et Justinien, continue à vivre de plus en plus menacé par les Turcs qui dominent l'Asie antérieure, se rapprochent de la Méditerranée et, de Brousse aux splendides mosquées et turbés, regardant vers Constantinople. Déjà a commencé «la désagrégation du monde médiéval (XIVe et XVe siècles), les temps nouveaux s'annoncent en Europe: la féodalité décline, le morcellement territorial, avec elle; surtout l'esprit change: l'individualisme débordé, l'initiative, la volonté, le déploiement de la personnalité. Ce n'est plus le mysticisme et l'ascétisme du Moyen-âge, pas plus que la scolastique

et l'art dit gothique. On est à l'âge de la Renaissance, d'abord en Italie, non pas seulement la renaissance de l'Antiquité, mais l'essor de l'homme tout entier, dans tous les domaines de la pensée, de l'art et aussi de l'action: âge des grandes découvertes scientifiques et géographiques, comme des grandes créations littéraires et artistiques, par toute l'Europe et surtout le monde occidental.

Cependant contre la Renaissance italienne et le Romanisme se lèvent bientôt le Germanisme et le Luthérianisme. La Chrétienté, unie et puissante au Moyen Age, affaiblie singulièrement depuis le XIVe siècle, se divise: l'Europe du Nord se sépare de l'Europe du midi. Allemagne du Nord et du Centre, Genève et Suisse en grande partie, Pays-bas, Ecosse, Angleterre *protestent* tous contre Rome et le Catholicisme. Entre le Nord et le Midi, les Pays-bas belges, la France sont le théâtre de conflits sanglants qui mettent aux prises catholiques et huguenots; l'Espagne, l'Allemagne se mêlent à ces terribles luttes. C'est l'époque de Charles Quint et de Philippe II. L'Espagne, maîtresse de l'Amérique, M. M. Hauser et Renaudet, Muret et Sagnac sur la Réforme, les prépondérances espagnole, française et anglaise et la révolution américaine.

Même méthode, même genre d'intérêt social, politique, économique, intellectuel et moral dans les volumes d'histoire contemporaine, de 1789 à 1939, avec MM. Lefebvre, Pouthas, Renouvin, Baumont et leurs collègues. Les idées, les doctrines y sont étudiées tout particulièrement, en même temps que les transformations économiques des sociétés sur un théâtre de plus en plus vaste, qui est maintenant à la mesure de la terre, si bien que tout devient solidaire d'un bout du globe à l'autre et, de plus en plus, dans chaque partie de ce globe rapetissé quant aux distances par la science moderne. L'homme cependant est resté le même, intellectuellement et moralement; et moralement il ne s'est pas rehaussé, bien au contraire. Le progrès est tout matériel, il écrase l'individu. Ne va-t-il pas écraser l'humanité? Age de bolchevisme, de métabolisme, d'atomisme, dont M. Maurice Baumont a su présenter une image conforme dans un volume «la faillite de la paix 1919-1939».

Telle est cette oeuvre conçue pendant la première guerre mondiale, publiée peu à peu de 1925 à 1945, adaptée aux besoins des hommes de notre temps par sa répartition même (4 volumes d'Antiquité, 3 de Moyen-Age, 13 d'histoire moderne et contemporaine) impartiale et reconnue comme telle, classique et bien française de composition et de style, une des principales productions de l'esprit français en ce siècle.



**CONSTANTE
FIDÈLE
et SURE**



P.T. 4

**EXCELSIOR
GIANACLIS**

2 heures agréables

vous sont toujours garanties
en suivant les spectacles

des

Cinéma

ROYAL (AIR CONDITIONNÉ)

MOHAMED ALY

STRAND

ENTRETIEN SUR LA GRÈCE

AVEC PAUL VALÉRY

La Grèce, jamais oublieuse du culte actif que l'on doit au génie créateur, a donné d'amples témoignages de son attachement à Paul Valéry.

En réalité, le mariage du poète avec l'essence pure de l'âme hellénique fut révélé en Grèce par un de ses émules, le poète national Costis Palamas, il y a plus d'un quart de siècle; le poète hellène exerça plusieurs fois ses lumières critiques sur la poésie valéryenne et la fit aimer parmi ses compatriotes. D'autres l'ont suivi aussitôt, au point qu'il existe actuellement en Grèce un grand nombre de fervents valéryens. Ils font des vers du grand poète français leur lecture de prédilection; ils menèrent, il y a quelques années, d'âpres discussions sur son oeuvre et ils seraient prêts à les reprendre, n'étaient d'autres soucis qui les assaillent en ce moment.

Les Grecs peuvent s'enorgueillir d'avoir en leur langue une partie importante de l'oeuvre de Paul Valéry; citons, entre autres, *La Pythie*, *L'Âme et la Danse*, *Le Narcisse parle*, *Eupalinos* et un grand nombre de poèmes valéryens.

La critique se fit un devoir d'exercer la sagacité de son jugement sur l'oeuvre du poète, en plusieurs occasions. L'information suivit le poète dans toutes les voies de sa création et le public hellène cultivé témoigna un vif intérêt pour tout ce qui le touchait dans les différentes activités de sa vie.

Il y a un an, après sa disparition, deux revues athéniennes, la *Néa Hestia* et le *Kyklos*, lui consacrèrent des numéros spéciaux; toutes deux publièrent d'excellentes traductions de son oeuvre, de longues critiques et des notes biographiques détaillées. En particulier, la *Néa Hestia* publia une étude du poète claudélien, T. Papatzonis, et une autre de l'ancien premier ministre, P. Cannellopoulo; le *Kyklos*, en plus d'autres études dues à des connaisseurs hellènes éprouvés, publia un article inédit que l'auteur d'*Eupalinos* adressa à la revue et qui porte le titre: Pensée et art français.

Le ministère de l'Instruction publique, fidèle interprète des sentiments des Hellènes à l'égard du poète, qui leur était également connu comme président du Comité France-Grèce, décida d'offrir un bloc de marbre pentélique pour le monument qui va être érigé en son honneur en France.

Il y a quelques années le poète me fit l'honneur d'un long entretien sur bien des sujets d'un intérêt toujours actuel. Il me reçut dans son salon que le soleil d'automne dorait de ses rayons. Ses premières paroles et son sourire, dès qu'il me vit, dissipèrent toute ma réserve. J'eus tout de suite le sentiment d'être à l'abri du danger de m'égarer dans le dédale d'une philosophie hermétique. Mon illustre interlocuteur me parut d'un abord simple et je remarquai vite la pureté toute cristalline de ses pensées.

Je lui fis part de l'impatience des Athéniens à le voir, à l'entendre.

— Voyager en Grèce, me répondit-il, c'est mon voeu le plus ardent; je l'accomplirai à coup sûr dans quelques mois, je l'espère du moins.

Par la suite il se montra parfaitement au courant des choses de la Grèce, notamment dans le domaine intellectuel. Il avait alors lu une critique du poète Costas Ouranis sur toute son oeuvre. Il me fit part de son étonnement de constater une si parfaite compréhension de son oeuvre en Grèce.

Notre entretien porta ensuite sur l'admiration vouée par les lecteurs à une oeuvre poétique.

— Se faire admirer, me dit-il, c'est le rêve des étoiles du cinéma; ce qu'un poète demande à son lecteur, c'est l'attention, une intense activité spirituelle qui l'élève à l'entendement profond de sa lecture; indifférent au jugement du lecteur, il cherche simplement un échange spirituel avec lui: il ne lui demande que de peiner pour se mettre en communion véritable avec le monde du poète. Y a-t-il beaucoup d'hommes qui acceptent de peiner ainsi? Je ne le crois pas. Le niveau intellectuel de l'humanité baisse chaque jour, la précipitation domine partout. Le cinéma, les journaux, la publicité ne laissent pas l'homme contemporain utiliser son esprit critique; tout apparaît fugace devant ses yeux et touche à peine son cerveau; il est incapable d'apporter un jugement direct. Sa vie spirituelle ressemble, pour ainsi dire, à un passage continu dans la rue. Où est l'élite, de nos jours? Où sont les quelques hommes de choix qui, en d'autres époques, à Athènes, à Florence, à Paris, créèrent des civilisations inébranlables? Où sont ces hommes — cinq cents, mille environ, parce que tel était le nombre autrefois — qui, sans se soucier des blâmes, traceront la véritable méthode de vie? Je ne le vois pas; l'humanité se fait de jour en jour plus sotte.

Et le grand poète poursuivit:

— Les écrivains produisent en quantités qui atteignent le volume de montagnes. Les lecteurs qui ont la curiosité morbide de lire tout s'affermissent ainsi dans leur paresse intellectuelle et le défaut de jugement. Mais je m'empresse d'ajouter: je ne veux blâmer et je ne blâme personne. Mais je crains beaucoup pour l'avenir spirituel de l'humanité.

Et dans cet ordre d'idées, il me dit:

— Il m'a fallu quatre ans pour écrire les cinq cents vers des *Charmes* et un nombre égal pour les douze pages de la *Parque*.

Je lui demandai s'il avait lu des poètes grecs contemporains, notamment Costis Palamas, dont les poèmes étaient traduits en français.

— Oui, me répondit-il, je les ai lus, je les ai dans ma bibliothèque.

Et comme s'il voulait devancer une seconde question sur la valeur du poète hellène, il ajouta:

— Les poèmes, lorsqu'ils sont traduits, cessent d'être l'oeuvre de celui qui les a écrits. Il existe une psychologie des mots; il y a en toute langue une intonation du son, de la voix, toutes choses qu'on ne peut rendre dans le nouveau texte; mes poèmes ont été traduits en plusieurs langues, et même en chinois. Mais je ne les reconnais pas. Maria Rilke les a traduits en allemand. Il a fait un très bon travail; mais il ne s'agit que de la version de mes poèmes; ce ne sont pas mes poèmes.

CONSTANTIN COURKIDIS

NOVEMBRE, MOIS DE FÊTES EN ÉTHIOPIE

Le XVIème anniversaire du Couronnement de S.M. l'Empereur d'Éthiopie Hailé Sélassié I. (2 Novembre 1930) a été fêté cette année fastueusement à Addis-Abeba, capitale de l'Éthiopie.

A 6 heures du matin, une salve de 21 coups de canon annonçait aux habitants d'Addis-Abeba que la fête devait commencer, tandis que des militaires sonnaient du clairon pour aviser que le cortège impérial était sur le point de quitter le palais pour se rendre à la cathédrale St. Georges.

Sur tout le parcours du cortège impérial depuis le palais jusqu'aux abords de la cathédrale, des soldats de la Garde Impériale, ayant en tête leurs officiers, s'étaient alignés de deux côtés. Une foule évaluée à plusieurs milliers de personnes s'était amassée sur les trottoirs et sur les places publiques pour acclamer les souverains.

Leurs Majestés Impériales, accompagnés de S.A.I. le Duc de Harar et de S.A. la princesse Sara, des ministres, dignitaires etc. firent leur entrée à la cathédrale. Le clergé éthiopien, avec en tête S.B. l'Etchegué reçurent solennellement S.M. l'Empereur Hailé Sélassié et S.M. l'Impératrice, tandis que toute la suite de Leurs Majestés prenait place à l'intérieur de l'édifice. Les cloches de St. Georges sonnaient le carillon. La cérémonie religieuse prit fin vers 8 heures et le cortège se forma, précédé de centaines de soldats de la cavalerie de la Garde Impériale portant des drapeaux nationaux. Le retour au Palais Impérial s'effectua par les rues Eden, Hailé Sélassié I, et Roi George VI.

A 11 h. Sa Majesté prit place dans le carrosse impérial ayant à Ses côtés S.A.I. le Duc de Harar, qui prit le chemin vers le palais du Parlement où devait avoir lieu la cérémonie de l'inauguration de la nouvelle session. Le carrosse impérial était suivi d'une longue file de voitures dans lesquelles avaient pris place les ministres, les membres du Conseil de la Couronne, S.B. l'Etchegué, les Raz, les dignitaires de la Cour le personnel militaire supérieur du palais avec les directeurs généraux.

Sur tout le parcours depuis le Palais jusqu'au Parlement des milliers de personnes s'étaient amassées et acclamaient le Souverain bien aimé.

Les invités de marque et les députés étaient déjà à leurs places lorsque Sa Majesté fit son entrée dans la salle du Parlement et se dirigea directement vers son trône, tandis que des applaudissements répétés se faisaient entendre.

L'anniversaire du Couronnement marquant l'ouverture officielle de la session parlementaire, Sa Majesté Hailé Sélassié lut son discours du Trône. Il fit allusion à la Conférence

de Paix tenue à Paris et déclara que lorsque les Délégués éthiopiens seront de retour Il communiquera les résultats de leurs démarches.

Passant en revue tous les événements historiques de l'année, Sa Majesté exprima le voeu sincère de voir le peuple uni et dans la foi en Dieu, tout en formulant l'espoir que les Grands Alliés donneront une suite favorable à toutes les demandes de la Nation, demandes d'ailleurs qui sont très justes.

Terminant son discours, Sa Majesté s'adressa aux Députés et dit: «Que la vérité, l'union et la solidarité puissent guider vos délibérations.»

La fin du discours fut marqué par de longs applaudissements.

Puis, avec le même cérémonial qu'à l'arrivée, le cortège se forma et se rendit à l'ancien palais (palais Ménélik) où Sa Majesté reçut les félicitations des Ministres, des dignitaires éthiopiens, des notables, des personnalités officielles et le corps diplomatique étranger.

S.E.M.A. Bistis, Ministre de Grèce en Éthiopie et doyen du Corps diplomatique s'adressant à Sa Majesté lui dit:

— «Sire,

A l'occasion de l'anniversaire de Votre couronnement j'exprime à Votre Majesté Impériale les félicitations du Corps Diplomatique, qui est très heureux de prendre part aujourd'hui à la joie du peuple éthiopien, qui reconnaissant Votre Auguste Souveraineté, manifeste son enthousiasme sincère et spontané au Monarque Qui, durant les années de Son règne, a toujours, et dans toutes les circonstances, guidé avec sagacité et inspiration Sa contrée sur la voie de la gloire et du progrès, lui assurant ainsi sa liberté et son bien-être.

«Que le Tout-Puissant accorde à Votre Majesté un grand nombre d'années de règne heureux, et qu'il conserve dans la paix et prospérité Votre nation valeureuse.»

«Je porte un toast à la santé de Votre Majesté Impériale, de Sa Majesté l'Impératrice, de la famille Impériale et à la prospérité de l'Éthiopie.»

Sa Majesté l'Empereur répondit:

«Votre Excellence,

Nous vous remercions pour les félicitations et les souhaits qui les accompagnaient, au nom du Corps Diplomatique, pour Nous, pour Sa Majesté l'Impératrice et pour la Famille Impériale ainsi que pour la prospérité de Notre contrée, à l'occasion de Notre anniversaire du Couronnement.»

«Les souhaits de paix et de prospérité que vous avez exprimé en faveur de Notre Nation, Nous ont particuliè-

rement impressionnés cette année, où après les horreurs de la guerre, les efforts de la nation se sont concentrés pour porter à une bonne fin la paix.

«Notre profond souhait est que les efforts des Nations ne s'écartent pas des principes de la justice et de l'égalité pour toutes les contrées, afin que la paix soit conclue sur des bases solides. De notre part, Nous ne manquerons pas, comme toujours, d'apporter à cette paix, notre modeste, mais sincère contribution.

«L'Éthiopie peut être fière, qu'elle n'avait jamais des intentions agressives et qu'elle n'a eu recours aux armes que lorsqu'elle a été obligée de défendre son indépendance et son existence en danger.

«L'Éthiopie ne demande que ce qui est juste et elle désire sa reconstruction incontestable. Notre peuple qui a souffert et combattu pour son existence et sa liberté, a dorénavant le droit de vivre uni, et travailler en paix pour son bien-être et sa prospérité.»

«Nous serons particulièrement heureux de considérer que nos efforts futurs aideront à l'accomplissement de travaux paisibles, desquels dépendent le bien-être et le progrès de Notre bienaimée contrée et Nous espérons que toutes les autres contrées seront animées du même idéal.»

«Que le Bon-Dieu guide Nos efforts.»

Pendant la réception au palais Ménélik une vive animation et gaité régnaient, et tous les invités emportèrent le meilleur souvenir du discours de Sa Majesté l'Empereur qui ne demande que le bien-être et la prospérité de Sa Nation, pour laquelle Il a tant lutté et lutte encore.

Puisse le Bon Dieu inspirer aux Grands de reconnaître les justes revendications de l'Éthiopie, qui fut la première victime de l'agresseur et qui a payé de son sang, la liberté et les droits de vivre auxquels elle aspire.

EM. LAMB.



CHRONIQUE DES LIVRES

MARCEL AYMÉ: *Le Chemin des Ecoliers*, (Gallimard, Paris, 1946)

En écrivant *«Le Chemin des Ecoliers»*, Marcel Aymé a voulu nous donner un échantillon des mœurs qu'on dit modernes. L'époque est si extraordinaire, prétend-il, que le psychologue peut y trouver à glaner. Sans doute peut-on se livrer à d'étranges observations, mais, à coup sûr, elles ne se prêtent guère à l'humour. Ce livre en est la preuve. Ce sont naturellement des jeunes gens qui font les frais de l'histoire. Il est normal de dire que la jeunesse est corrompue, que la gangrène y fait d'irréparables ravages, que rien ne va plus! Les jeunes ont le dos bon! Toutes les générations, à partir de la quarantaine, oublient leurs frasques d'autant!

Un jeune homme de la petite bourgeoisie, Antoine Michaud pour dire son nom, fait du marché noir, et, pendant que son besogneux de père, co-directeur d'une société de gérance d'immeubles tire le diable par la queue, comme on dit, pour faire bouillir la marmite, le jeune éphèbe récolte des sommes fabuleuses avec lesquelles il entretient richement la femme d'un soldat prisonnier. Antoine était bon élève au lycée, mais l'amour est chose envahissante: le voici tout à coup 22ème en histoire! C'est une catastrophe! Avec le goût de l'auteur pour les situations paradoxales, cet Antoine se trouve être l'ami d'un certain Paul Tiercelin, fils d'un tenancier de cabaret, dégouté des filles, rempli de volonté, qui, effaré peut-être de la chute de son camarade, le morigène et essaie de le retenir sur la pente. Peines perdues! Antoine a la jolie Yvette dans la peau! Il tire prétexte d'une sortie de huit jours à la campagne pour vivre la semaine entière avec celle qu'il aime furieusement. Novice, timide, gauche, il n'est pas de taille, Yvette a plus de métier que lui! Mais, pendant ce temps-là, il arrive que son père lui-même fait connaissance avec la belle Olga, et, naturellement, un beau soir, père et fils se rencontrent avec leurs concubines respectives sur les banquettes de la taverne Tiercelin! Après quelques instants de gêne et une sérieuse prise de bec, note petit Antoine est ramené au bercail, cependant que l'astucieux Paul remet à M. Michaud 750.000 francs, fruit de la plus récente opération de marché noir de son fils. Le père d'Antoine a des scrupules! Cet argent, c'est un vol! Sa fille Hellène a rapidement fait de lui présenter les choses sous des couleurs moins sombres: «Que veux-tu, il faut bien accepter les conditions d'existence de son époque». C'est pourquoi, du jour au lendemain, le menu de la famille Michaud s'allonge, devient copieux et varié, la société de gérance retrouve son équilibre, étend son action, bref, la vie est belle! Sauf pour Antoine qui pleure dans un coin la fin de ses amours, car Yvette ne vit ni de souvenirs, ni de larmes!

Vraiment, en exceptant peut-être le personnage de Paul, aucune figure de ce roman ne paraît originale. Elles pourraient toutes appartenir à une autre époque que la nôtre. Antoine est un garçon faible; il tombe aux mains d'une petite prostituée qui en fait ce qu'elle veut; il l'aime de toute la passion du premier amour... Qu'y a-t-il de plus? Si l'auteur a voulu nous montrer l'état de paresse et d'avalissement auquel le marché noir réduit ses pratiquants, il a sans aucun doute échoué. Le marché noir n'a fait que jeter une femme dans les bras du jeune homme; cela aurait pu se produire sans marché noir. Dans ce roman, c'est avant tout l'amour fourvoyé et le premier amour d'un enfant qui sont en cause.

Marcel Aymé a, semble-t-il, tiré sur les dernières ficelles d'un comique artificiel. Il croit humoristique de montrer une jeune fille conseillant à son père de s'adapter aux usages immoraux de son temps! Mal-

heureusement, cela traduit bien un côté de son esprit. Il est de ceux qui se disent revenus de tout, qui ne s'étonnent plus de rien, qui acceptent les incohérences de la vie, en y ajoutant au besoin... On en trouvera la preuve dans les notes qu'il a jetées au bas de certaines pages, dans lesquelles on saisit l'homme en pleine déroute morale...

Même son vocabulaire d'argot et d'expression grossières ne nous amuse plus. Il y en a trop, et on s'en lasse, et on sent tellement le besoin de forcer la note à tout prix. Le comique est plus naturel. Et, le sujet de ce livre se prêtait peu à la farce.

F. TALVA

HENRI QUEFFELEC: *Un recteur de l'île de Sein*, (Stock, Paris, 1945).

En mettant en scène les habitants de l'île de Sein, H. Queffelec a renouvelé le roman de mœurs breton, tel qu'on le connaissait depuis A. Le Braz, Ch. le Goffic, A. Savignon etc. Le thème de la mort n'est plus la chose essentielle. La mélancolie qui plane sur la terre ingrate et dure, les landes désolées, les rocs déchiquetés de la côte et ces basses églises où un éternel catafalque frappe les regards dès qu'on y pénètre, n'intéresse pas le conteur. Ce livre, au contraire, est rempli d'humour. La mer elle-même et le vent n'y jouent qu'un rôle accidentel; cependant l'auteur pouvait difficilement s'abstenir d'en parler il l'a fait un peu longuement, même péniblement, en des pages qui ressemblent à des morceaux de bravoure et ne sont pas les meilleures du récit.

La paroisse de Sein n'a plus de recteur, c'est à dire de curé. Comment nommer un prêtre dans ce lieu inaccessible où les gens pillent les épaves qu'ils appellent chaque nuit de leurs vœux et de leurs feux coupables, dépouillent de pauvres naufragés de leurs vêtements pour les reconduire ensuite tout nus sur le continent? Mais, si l'évêque leur refuse un prêtre, ils s'arrangeront entre eux. Le jeune sacristain de l'île, Thomas Gouvenec, en tiendra lieu. Il ne leur faut en somme qu'une sorte de régisseur des cérémonies! Un simulacre! Une apparence! De quoi s'agit-il en effet? Diriger des messes, entonner le Te Deum ou le Dies Irae, présider aux enterrements, rien de plus! Hormis cela, hormis ces rites séculaires, la vie reste la vie. Malheur à qui voudrait contrarier leurs coutumes, intervenir dans leurs larcins, bousculer leurs mœurs! De fait, alors que le jeune Thomas s'emploie de toute son âme à tenir scrupuleusement son rôle, à tancer ses ouailles sans mâcher les mots, à surveiller secrètement leurs petites trahisons, à entonner le Credo à pleine voix, alors qu'il se fait humble jusqu'à partager leurs travaux, jusqu'à se maintenir dans un chaste célibat malgré l'amour de la plus belle fille du village et les pièges que lui tend la plus dépravée, malgré tout cela, les liens continuent leurs petites chicanes et leurs fructueux pillages. Ils acceptent les reproches dominicaux et les sanctions du confessionnal, qui font partie des rites comme la messe du dimanche, mais quelle résistance si d'aventure un envoyé de Monseigneur, refuse à un lien qui s'est suicidé la sépulture en terre sacrée! Qui, donc fait la loi? Qui donc se mêle de les envoyer au diable quand ils sont restés fidèles, malgré l'indifférence de sa Grandeur à leur égard, aux pratiques ancestrales de l'église?

Tout n'est qu'habitude, intangible, irrécusable. Pour les liens, la chose sacrée est là et ne va pas plus loin. Pratiques dominicales et occasions de pillage, cela va ensemble! C'est la vie, comme ils l'ont toujours menée. Ils ont besoin d'un presbytère habité, comme ils ont besoin d'épaves sur les récits de leur

lle. Ils n'en demandent pas davantage; c'est à prendre ou à laisser. Et sa Grandeur s'y résigne; on n'en est pas à un compromis de plus; c'est l'anarchie, mais l'apparence est sauvée.

Au moins la volonté farouche des iliens est sans hypocrisie. Mais tout fait croire qu'en amusant son lecteur, l'auteur a pensé autant à l'ensemble des hommes qu'aux habitants de Sein. Ces derniers ne sont qu'un alibi. Dans le monde, il y a plus d'apparence de spiritualité que de spiritualité véritable. Les pratiques dûment entretenues ne réussissent plus à masquer la conscience des hommes. Au surplus, l'abdication résignée de l'évêque ne pose-t-elle pas un autre problème?

F. TALVA

N. STROUMZI: *La Macédoine*, (Aux Éditions "Anatoli" Alexandrie).

Notre confrère quotidien «Anatoli» vient de publier un ouvrage de M^{re}. Nicolas Stroumzi, le brillant Avocat hellène d'Alexandrie consacré à «LA MACEDOINE». L'auteur y étudie avec une documentation de tout premier ordre le problème épineux que cause à la Grèce la convoitise bulgare à l'égard de ce territoire et démontre la mal-fondé de ces prétentions, en démasquant toutes les manoeuvres politiques dont la Bulgarie s'est faite l'instigatrice pour atteindre ses buts. M^{re} Stroumzi se réclamant du principe des Nationalités affirme par des preuves nombreuses et inévitables le caractère hellénique de la Macédoine et on ne peut que le féliciter chaudement de l'ardeur de son plaidoyer, et de l'intelligence avec laquelle il l'a présenté.

S.



M. Nicolas Stroumzi

DESPINA SEVASTOPOULO, *Philosophie de Quatre Sous* (Alexandrie).

C'est le titre de l'ouvrage de Mme Despina Sevastopoulo, que Mme Gaetanos Bey vient de traduire d'excellente façon en français, et où elle fait le procès de la petitesse d'esprit, de l'immense bêtise, et de la lâcheté morale qui trop souvent hantent la personnalité humaine. Tout cela est dit avec une grâce et un tour de style qui rendent la lecture agréable au possible.

S.

Musique française

L'apport de «Musica Viva» à sa diffusion

Musica-Viva est un groupement musical qui s'occupe de la vulgarisation de la musique en Egypte. Pour atteindre ce but, elle s'intéresse surtout à la jeunesse pour l'attirer vers la musique, soit vocale ou instrumentale.

Cette organisation compte aujourd'hui plusieurs centaines de Membres, qui sont groupés en différentes sections, selon les goûts des musiciens amateurs. Les instruments à vent s'exercent dans des classes spéciales, de même que les instruments à cordes, étant donné que le principe de l'enseignement par classes est à la base de l'enseignement de Musica-Viva.

Les instruments se réunissent ensuite une ou deux fois par semaine, dans des orchestres dont l'un est réservé à la musique symphonique ancienne, un autre, celle du romantisme et un troisième, créé spécialement pour les jeunes, se consacre à l'étude de la musique légère. Un cours de Musicologie sert de lien entre ces différents groupes et donne les explications théoriques nécessaires à une meilleure compréhension de la musique exercée pratiquement par les Membres.

A côté des orchestres, la musique de chambre est pratiquée dans un groupe à part qui, tout en employant de préférence les instruments de musique anciens, s'occupe surtout de la

renaissance de la Musique française ancienne.

Un orchestre d'enfants et un groupe d'études rythmiques pour débutants préparent les enfants et les jeunes gens à l'étude de la musique et leur permettent de devenir ensuite Membres des groupes mentionnés ci-dessus.

Ces groupes, renforcés par des éléments professionnels, à l'occasion des concerts ou manifestations de ce genre, ont donné, pendant les dernières années, plusieurs concerts fortement appréciés par le public de la capitale égyptienne. La musique française a été particulièrement favorisée au cours de ces manifestations. Les clavecinistes et l'école des luthistes français ont figuré sur les programmes de concert ou de Radio. La musique française du 19^e siècle a été également souvent exécutée, et même des compositions assez rares de Saint-Saëns, Vincent d'Indy, Bizet, ont été jouées à l'Opéra Royal du Caire. Parmi les compositeurs français modernes, l'orchestre rythmique de Musica-Viva a exécuté des fragments de l'opéra «Christophe Colomb» de Darius Milhaud. Eric Satie, Poulenc, Françaix, Fauré, ont été souvent exécutés et la Chorale de Musica-Viva a même consacré tout un récital des oeuvres musicales inspirées par des textes de poètes d'Egypte d'expression française.

A la Société Royale d'Agriculture

Nous apprenons avec beaucoup d'intérêt que M. Bernard Guyon, Professeur de Littérature Française à l'Université Egyptienne du Caire, fera cette saison dans le grand hall de la Sté. Royale de Géographie, une série de conférences publiques ayant pour titre général «QUELQUES CHEFS D'OEUVRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE». L'érudite conférencier fera revivre avec le talent qu'on lui sait les grands classiques de la littérature française en faisant valoir leur importance psychologique et romanesque et en dégagant la portée humaine et universelle de ces récits, qui appartiennent au trésor intellectuel de l'humanité.

En Grèce

S.M. le Roi des Hellènes Georges II, vient de nommer Grand maréchal de la Cour le général de division A. Pappagos, Grand maître des cérémonies S.E. M. D. Levidis; Chef du Cabinet civil S.E. M. P. Pipinélis; Intendant de la Liste civile M. Ath. Philon; Intendant M. S. Papanicolaou.



COMMENT S'Y RECONNAITRE DANS LA PRESSE LITTÉRAIRE HEBDOMADAIRE DE FRANCE ?

On commence à voir plus clair dans la nouvelle presse hebdomadaire que par intermittence les courriers français déversent dans nos librairies. Sur le bord du trottoir, les camelots eux-mêmes se sont familiarisés avec les nouveaux titres, et leur typographie n'a plus de secrets pour eux... De plus la sélection naturelle a fait son œuvre: certaines feuilles sont déjà mortes, sans espoir de résurrection: «Paris, les Arts, les Lettres» n'est plus. «Accords» de Jean Cocteau n'est plus. «Minerve» est rentrée désarmée dans le cerveau de son créateur. «Terre des Hommes» a rendu son titre à Saint-Exupéry! Fragilité des destins!

Comment diriger le lecteur d'Egypte à travers tout ce qui reste encore? Comment demeurer juste? Un choix implique tant de raisons et tant de fantaisie. La présentation même d'un journal compte: forme des caractères, mise en page, illustration. Certains journaux sont clairs et sobres, d'autres sont noirs et encombrés. Il y en a qui ressemblent à des maisons étouffantes où l'on ne peut circuler; d'autres au contraire laissent le soleil jouer sur les murs. On voit des titres qui ont de la discrétion et de la tenue, et d'autres qui courent dans tous les sens ou écrasent l'article tout entier. On est parfois convié, à son corps défendant, à une partie de colin-maillard: la chronique s'arrête pile! il faut chausser ses lunettes, la suite surgit plusieurs pages plus loin, dans un dédale de mots croisés!

Certains journaux se piquent de n'être que littéraires: tendre illusion! D'autres mêlent ostensiblement politique et littérature. L'éditorial ou article de fond, en révèle la nuance, sans oublier cette inévitable séquelle de petits potins, vrais ou faux, insipides ou spirituels, qui aident à entrer dans le secret des dieux. C'est alors qu'il faut avoir l'œil!

«La Marseillaise», «Gavroche», «Carrefour», «la Bataille», sont de ceux qui vous introduisent à la littérature par le chemin de la politique. «La Marseillaise» (non pas celle d'Egypte, qui est morte, elle aussi) au titre de lettres bleues, est l'organe du Front National. Articles sobres, qui ne recherchent que l'essentiel. René Lefèvre y a donné parfois de spirituelles chroniques. La dernière page a été plusieurs fois consacrée à de saisissants reportages photographiques; aujourd'hui elle est remplie de dessins et de caricatures. «Gavroche», dès ses débuts, a réservé une grande place à la littérature anglaise, ce qui s'expliquait par la présence de René Lalou à sa direction littéraire, et une non moins grande place aux souvenirs de Léon Blum, ce qui suffit, avec le long éditorial de J. Texcier à en dévoiler les affinités politiques. On discerne plus malaisément la couleur de «Carrefour», et son nom lui-même est une gageure. Comment se figer indéfiniment dans un lieu purement géométrique? Il semble cependant que ses rédacteurs ne restent pas insensibles à la voix de MM. Bidault et Schumann, encore que la philosophie chrétienne dont ces hommes se recommandent, ne soit pas le souci essentiel du journal, exception faite pour la chronique littéraire de M. Armand Hoog, jadis professeur au Caire. Quant à «la Bataille», qui fait parfois entendre au milieu des éclats de M. Quilici les polémiques désenchantées, amères, de Bernanos et l'argumentation frigidité de Jules Romains, elle semble hostile à cette trilogie de partis que, par mimétisme, on appelle les «Trois Grands». Derrière ces quatre journaux et longtemps après eux, est sorti de l'ombre un nouvel hebdomadaire qui s'est attribué le titre de «Paroles Françaises», organe, semble-t-il du P.R.L., qui siège de la droite de la Constituante.

«Temps Présent» et «Témoignage Chrétien», le premier, revêtu sous le gouvernement de Vichy du

titre de «Temps Nouveaux» et promptement interdit pour avoir enregistré d'irrespectueux échos, le deuxième né à Lyon pendant la lutte clandestine, sont deux organes qui fondent leur programme de réalisations sociales hardies sur le respect de la doctrine chrétienne. La littérature, comme chez les précédents, se réserve les dernières pages. Dans «Temps Présent», Gabriel Marcel et Stanislas Fumet se partagent la tâche avec une conscience pure. On regrette que Mandouze qui anima longtemps «Témoignage Chrétien» de sa fougue généreuse, s'en soit retiré.

On ne saurait vraiment donner à «Climats» ou au «Tigre» le titre de journaux littéraires, à moins de considérer comme journal littéraire toute feuille qui consacre quelques lignes, voire quelques articles disparates à un livre nouveau ou à un problème (?) littéraire en vogue.

Nous abordons maintenant le domaine des journaux qui semblent voués uniquement aux lettres et aux arts. Disons plutôt que dans ces journaux, les soucis politiques sont subordonnés aux questions littéraires et qu'ils les colorent parfois, qu'on veuille le reconnaître ou non. Il suffit de lire «Les Lettres Françaises» ou «le Littéraire».

«Le Littéraire» n'est autre que le «Figaro Littéraire» d'autrefois que son éditeur P. Brisson laisse aujourd'hui voler de ses propres ailes, mais qu'il ne cesse d'animer de sa rigueur combative. C'est le refuge d'une certaine aristocratie littéraire qui se tient à l'écart de l'académisme naphthaliné comme de «toute aventure» où l'individualisme se croirait cerné de piques et de lansquetttes. Gide, Mauriac, Claudel, Schlumberger, s'y relaient pour exprimer pensées et avertissements. A. Rousseaux, aidé de Jean Blanzat, rend compte des livres qui paraissent. En des propos faciles, A. Billy se livre à ses souvenirs.

Quant aux «Lettres Françaises», dont la présentation est très agréable, sans rigueur comme sans excès de fantaisie, elle groupe une pléiade d'écrivains audacieux, qui ne redoutent pas de mêler l'élément social à l'élément littéraire. Elles ne cessent de rappeler à leurs lecteurs le véritable sens de la Résistance Française et, le Comité National des Ecrivains trouve asile en ses pages. Aragon, Eluard, Cassou, Moussinac, Chamson... y collaborent, mais aussi J. Supervielle, mais aussi P. Emmanuel, S. Fumet et L. Masson dont on sait les convictions chrétiennes en même temps que démocratiques. C'est un journal dont la pensée se porte en avant.

On peut en dire autant des «Etoiles», organe des Intellectuels Français, consacré par conséquent à la littérature comme aux problèmes nouveaux de la pédagogie, aux sciences comme à la technique. Il fut le journal clandestin de la zone sud, comme les «Lettres Françaises» fondées par Jean Paulhan et l'héroïque et jeune professeur Jacques Decour, furent le journal clandestin de la zone nord. La formule adoptée par «les Etoiles» est originale: le feuilleton littéraire n'a pas de titulaire permanent. Ainsi, le travail n'est pas fait sur commande. C'est un journal électrique, aéré, illustré de belles photographies, très substantiel. Il est bon de rappeler ses origines: pendant la lutte clandestine, des tracts étaient envoyés à des patriotes; ceux-ci les recopiaient en cinq exemplaires, les cinq branches d'une lumineuse étoile, et ils les envoyaient à leur tour à d'autres patriotes. Le symbole a donc été maintenu.

Un autre journal d'une conception non moins originale est la «Gazette des Lettres», mais c'est un journal qui ne s'engage ni ne prend parti. De vifs débats ne l'animent pas. On l'a comparé au «Times Literary Supplement». Qu'il s'en soit inspiré, soit! Qu'il lui ressemble, non! Car, les articles sont signés,

et il vit davantage. Paul Guth y donne de brillantes interviews, les articles sont variés et intéressants. Enfin les notes bibliographiques sont abondantes, bien classées et précieuses.

«Arts», consacré à la peinture, à la sculpture, à l'architecture, abondamment illustré malgré la qualité encore défectueuse du papier, consent généralement une page entière à la littérature. La nuance politique y est insensible. Il en est de même pour «Opéra» et «le Spectateur» qui sont avant tout les journaux du cinéma et du théâtre, et qui valent surtout pour la richesse de leur documentation photographique.

Quant aux «Nouvelles Littéraires», elles nous été rendues après cinq ans de silence, avec un état-major renouvelé, délivré de la présence des Maurice Martin du Gard (qu'on ne saurait confondre avec Roger) et Edmond Jaloux qui se firent les ardents porte-paroles du Maréchal! Elles ont maintenu, en s'adjoignant

des signatures nouvelles, leur ancienne présentation, un peu sévère, désespérément immuable, bien faite pour encadrer des articles austères, non parfois sans solidité, mais exhalant une antique et académique sagesse.

Est-ce tout? On ne peut en être sûr. Les journaux sont à l'image du monde où l'on entend les vagissements des nouveaux-nés se mêler aux râles des agonisants. Du moins, que nos oublis ne soient imputables qu'à notre ignorance!

Dans l'ensemble, la presse littéraire des hebdomadaires de France, plus abondante que celle qui précéda la guerre, paraît plus éclectique, plus sérieuse, et plus humaine. A des degrés divers, elle reflète les nuances des problèmes français et humains dont personne ne semble pouvoir tout à fait s'abstraire sans manifester une égoïste indifférence.

A. Z.

GEORGES SYRIGOS

Portraitiste et Metteur en Scène



G. Syrigos. — Marin grec.

Zacharie Papantoniou ce grand esthète et critique d'art ne vit plus pour constater combien il avait raison quand il préfaçait en 1928 le catalogue de la première exposition du jeune artiste, originaire du Pirée, Georges Syrigos.

Après 18 ans où le jeune peintre s'en penché sur l'étude des différentes écoles et a tenté de trouver sa propre personnalité, s'est cristallisé aujourd'hui tout ce que nous présentons

ci-haut et qui donne une idée concrète de son travail, travail probe et consciencieux, d'une étroite parenté avec lui-même.

Au théâtre M. Georges Syrigos, occupe également, une place d'élite pour la mise en scène. Ses compositions expressives, ses décorations modernes et pleines de fraîcheur s'adaptent pleinement aux oeuvres du théâtre lyrique néo-grec.



G. Syrigos. — Portrait.

Par ailleurs, ses tableaux, qu'il expose, avec d'autres peintres, dans les Galeries d'art démontrent un réel et véritable progrès.

Les oeuvres qu'il rapporta d'un voyage en Crète, ses types de marins, ses chaumières et le port du Pirée ont été particulièrement remarquées. Ses portraits — et le lecteur peut le constater ici même — sont d'une qualité exceptionnelle, la vie s'en dégage d'une façon étonnante.

ECHOS ET NOUVELLES

Une Maison d'Éditions Algérienne à Paris

Il s'agit des éditions Charlot dont le directeur littéraire, Jean Amrouche, est un berbère de pure race, au teint olivâtre, au regard sombre voilé d'une profonde douceur.

La conversation qu'il a eue récemment avec un représentant de l'hebdomadaire *«les Lettres Françaises»* n'est pas sans intérêt. Après avoir annoncé que ses éditions révéleraient prochainement trois jeunes écrivains nord-africains, il s'entend poser cette question :

« — Vous êtes-vous adapté à Paris ?

« — La France, répond-il, ne correspond pas exactement à l'image que nous nous en formons en Afrique et qui est une mythologie. Cependant personne n'est déraciné à Paris. Cette ville vous «pompe», que vous en ayez conscience ou non. Le Nord-Africain, même s'il n'y est jamais venu, se reconnaît à Paris. L'ajustement spirituel n'en est pas moins difficile... Les Français ont de telles subtilités: ce «NON» qui signifie «OUI» et ce «OUI» qu'il faut interpréter «JE N'EN FERAI RIEN».

L'œuvre de l'Alliance Française

Georges Duhamel, Président de l'Alliance Française, a rapporté, lors de l'Assemblée Générale de septembre, que plus de 5000 étudiants étrangers fréquentent aujourd'hui l'École pratique de l'Alliance Française de Paris. D'autre part, les écoles de cette société éparpillées dans le monde reçoivent plus de 50.000 élèves: 5.500 en Grèce, 1.350 en Bulgarie, 1.600 au Mexique, 4.600 à Sao Paulo, près de 3.000 à Buenos-Aires.

Certaines sections de l'étranger ont des revues comme au Danemark, à Bombay, en Colombie... D'autres sont bien logées comme en Tunisie, au Brésil, en Argentine, au Canada.

Des bibliothèques nouvelles se sont fondées en Belgique, en Italie, s'ajoutant ainsi aux 400 bibliothèques que l'Alliance compte déjà à travers le monde.

Enfin de nouvelles filiales se créent chaque jour, ce qui prouve que le rôle civilisateur de la France n'est pas terminé.

40.000 vers abyssins d'Arthur Rimbaud

Un coup formidable d'un certain M. Jean Marteau, Rédacteur à la «Tribune de Genève» vient d'étourdir tous les Rimbaldiens et Rimbaldisants: 40.000 vers d'Arthur Rimbaud auraient été découverts tout récemment à Addis-

Abeba. On sent déjà les exégètes frémir d'inquiétude et les biographes sont aux cent coups! Le silence dont s'enveloppe cette découverte sensationnelle est plus déconcertant encore que le mutisme auquel Rimbaud s'était, croyait-on, condamné!

A moins que cette découverte ne soit qu'un de ces intermittents accès de fièvre qui firent croire naguère aux supercheries de Glozel ou au monstre du Loch Ness!

Sitt Lôza !

Ainsi appelait-on, dans son cercle d'amis, Lucie Delarue-Mardrus. Myriam Harry qui consacre un livre à son souvenir, rappelle toutes les hyperboles que l'on semait dans sa jeunesse sur ses pas: Sitt Lôza (Princesse Amande), Pisanella, Panthère Noire, et tutti quanti! On dit qu'un riche et amoureux Libanais jeta des pétales de rose sous la poupe du navire qui l'emportait de Beyrouth! que de jeunes officiers de Lyautey se chamaillèrent pour une mèche tombée de ses cheveux d'ébène!

Elle a beaucoup aimé l'Orient, n'a cessé d'étudier l'arabe. Elle aimait chanter en arabe, la derbouka sur ses genoux. Elle est venue en Egypte et, de sa visite à Louksor, elle rapporta un roman «Amanit» publié par l'«Illustration». Elle imagina un jour une confrontation de la Tour Eiffel avec le Sphinx de Guizah, ce qui nous paraît cocasse, étant donné qu'on voit mal les rapports...

Elle a trop, trop écrit, Sitt Lôza!
On l'en a beaucoup critiquée!
Mais beaucoup imitée!

Il y a deux cent ans naissait J. Monge

Un nom, et c'est tout! Gageons qu'on n'en sait guère davantage!

Les journaux de Paris viennent cependant de consacrer diverses études à l'illustre géomètre dont on célèbre cette année le deuxième centenaire de la naissance.

Il enseigna vingt ans à l'école de Mézières qui formait alors des ingénieurs militaires. Mais ce mathématicien d'avenir y était moins considéré que les jeunes et frétilants nobles, ses élèves, qui suivaient tout bonnement la tradition!

Ce souvenir personnel qui illustre dans sa pensée un aspect de l'inégalité sociale contribua sans doute à faire de lui un adepte de la Révolution Française. Il siégea aux côtés de Roland et de Danton. A la fin de 1794, il fonda à Paris l'École Polytechnique.

D'heureuses circonstances le mirent sur le chemin de Bonaparte dont il devint l'ami; c'est pourquoi il est l'un des savants qui participèrent à l'expédition d'Egypte et de Syrie.

L'activité de l'Institut Français du Caire

M. Ch. Kuentz a franchi l'espace pour aller rendre compte à Paris, devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, des travaux accomplis par l'Institut qu'il dirige, depuis 1939. Reprise de contact après un long silence!

Il a présenté à la docte Académie (ainsi l'usage veut que l'on dise) les nombreuses publications faites pendant et malgré la guerre par de savants égyptologues, arabisants et coptisants. Il a tenu ses collègues au courant des fouilles pratiquées à Deir-el-Medinah, Karnak et Tôd. Il a dit entr'autres choses que les abords du Temple de Tôd ont été dégagés et que des monnaies datant de Justinien ont été découvertes.

À Deir-el-Medinah, des chapelles aux abords du temple ptolémaïque ont été explorées et un temple de Sêti Ier dédié à la déesse Maat a été découvert.

À Karnak, le temple du dieu Montou a été déblayé; aux abords, on a pu remarquer un grand nombre de stratifications différentes, ainsi que le lac sacré et des blocs plus anciens dont on s'était réservé dans les fondations.

La Presse Française accueille Albert Cosséry

Dans le «Littéraire» du 7 Septembre, Jean Blanzat fait un élogieux examen du Livre de notre compatriote Albert Cosséry: *«Les Hommes oubliés de Dieu»*, qui parut pour la première fois aux Éditions de «La Semaine Egyptienne». Nous sommes heureux d'en publier cet extrait:

«Presque complètement, l'art d'Albert Cosséry échappe au danger de soutenir des thèses. Ses héros sont extrêmement vivants et le drame passe naturellement par leur conscience. Ils ont l'humanité des personnages de Gorki ou de Gogol, de Steinbeck ou de Faulkner, celle des hommes que leur misère accule à la vérité la plus profonde, à qui l'offense subie donne une autorité irrécusable. C'est en cela que Cosséry rappelle les grands Russes et les grands Américains. Son art pour le reste est simple, sa parole directe, aussi nue que possible. On pourrait parfois même relever des gaucheries si on n'avait pas devant des livres de cette nature le scrupule de «parler littérature» et si l'habileté suprême ne consistait pas, en la circonstance, dans un effacement sans artifice».

Signalons encore que les «Lettres Françaises» du 9 Août dernier ont publié une nouvelle d'Albert Cosséry: «Le coiffeur a tué sa femme» que nos lecteurs ont pu lire dans notre revue.

Le Centenaire de l'École Française d'Athènes

C'est en 1846 que l'École française d'Athènes fut fondée pour participer aux fouilles et aux restaurations d'où est apparue la beauté de la civilisation hellénique.

On sait que les archéologues français ont été chargés des fouilles dans le secteur sauvage de Delphes, sanctuaire d'Apollon. Ils ont déterré les douze temples que les cités grecques élevèrent sur le chemin qui monte au sanctuaire; ils ont reconstitué le temple de la Pythie et publié de nombreuses études en même temps que bâti un musée dont les lignes modernes se profilent sur le flanc des sévères montagnes.

L'Assemblée Constituante française a exprimé le vœu que pour honorer l'École, une exposition lui soit consacrée à Paris et une mission envoyée en Grèce qui essaierait de développer sur d'autres lieux l'activité des archéologues français. On sait en effet que l'archéologie allemande s'était réservée le site paisible et reposant d'Olympie. L'École française consentirait sans doute volontiers à ce que les fouilles en cette région lui soient attribuées.

Grèce-Egypte

A l'occasion de l'heureux retour de S.M. le Roi des Hellènes en Grèce, S.S. le Nabil Amr Ibrahim lui a adressé la dépêche suivante:

*Sa Majesté Georges II
Roi des Hellènes,
Athènes.*

Au moment où Votre Majesté, après ces longues années de guerre faite à nouveau le soi sacré de l'Hellade héroïque, le Comité Egypte-Grèce et moi-même, prions Votre Majesté de daigner agréer les respectueux hommages de nos cordiales félicitations accompagnées de nos vœux les plus fervents pour un règne glorieux pour la grandeur de la Grèce et pour la prospérité de son noble peuple, sous l'égide de Votre Auguste personne, avec le ferme espoir d'un resserrement plus étroit encore des liens séculaires d'amitié et de compréhension entre nos deux peuples.

*Amr Ibrahim
Président du Comité
Egypte-Grèce*

S.M. le Roi Georges II a répondu comme suit:

*S.S. le Nabil Amr Ibrahim,
Président Comité Egypte-Grèce, Alexandrie.*

Votre aimable message m'a vivement touché. Je vous envoie mes remerciements les plus chaleureux que je vous prie de transmettre à tous les membres du Comité Egypte-Grèce, dont l'activité, sous votre égide éclairée, constitue une précieuse garantie pour le resserrement des liens de la traditionnelle amitié entre nos deux Nations.

Georges R.

GRECS D'AMERIQUE



Le président en Amérique du Greek War Relief, M. Spiro Scouras de retour après un voyage en Grèce, a donné un dîner d'honneur à l'Hôtel St. Moritz de New-York.

M. Scouras est le directeur et principal actionnaire de 20th Century Films Production. Il est une personnalité marquante de l'Hellénisme en Amérique.

Sur la photo en voit, de gauche à droite, M. B. Flavianos, directeur de l'Ethikos Kyrix de New-York, ancien journaliste grec en Amérique et animateur de la colonie. M. Spiro Scouras et le Métropolitain d'Argyrocastro Monseigneur Pantéléimon très connu pour son action patriotique dans la guerre d'Albanie.

Le Journal «Al Misri»

Notre grand confrère de langue arabe a fêté récemment le 10ème anniversaire de sa fondation par Mire. Mahmoud Aboul Fath. «Al Misri» qui est un des grands journaux de la Capitale se distingue par l'excellence de ses reportages et de sa présentation. Nous sommes heureux de féliciter son distingué propriétaire à cette heureuse occasion.

La Mission de M. John Kokkinakis

Voilà déjà plus d'un an que M. John Kokkinakis, directeur du Journal Acropolis d'Athènes, et animateur de l'Opinion Libre et de l'ancien «Assymatos» se trouve en Amérique.

Quelle est la mission de cette plume — la plus experte en matière de journalisme que la Grèce ait connue, — dans le nouveau monde?

Très bon connaisseur de l'anglais, M. Kokkinakis est l'envoyé en Amérique d'une douzaine et plus de journaux grecs et anglais; de plusieurs

journaux d'Athènes et de Salonique, du «Néologue» de Patras, de la «Voix» de Crète, de la Grèce de Londres de la Semaine de Hollywood, de l'Eleftheria de Chypre...

Son but en s'expatriant à un moment critique, fut, — éloigné des vaines querelles des partis dans une Grèce affaiblie par la guerre — de relever son prestige à l'étranger, par un travail de patriote et de bon journaliste.

De plus, il a compris que les vieilles méthodes journalistiques, devenaient de jour en jour périmées et impropres à satisfaire un public que le Magazine rendait plus exigeant. Paris et Londres suivaient le mouvement. Athènes ne pouvait rester en arrière. Il fut chargé par le Gouvernement de l'étude en général de la Presse américaine.

Ce n'est un secret pour personne, que de retour dans sa patrie John Kokkinakis, jouera un rôle des plus importants, en dirigeant un nouveau journal qui servira de modèle aux autres...

Nouvelles en vrac...

Madame Choukry Bey, Directrice de l'Hôpital de l'oeuvre de Mohammed Ali El Kébir a visité cet été les services de l'Hôpital civil de Vichy et fait, en faveur des pauvres et des vieillards de l'établissement, un don généreux.

Notre ami François Bonjean, de retour des Indes en Afrique du Nord, a accordé un intéressant entretien à un correspondant du «Littéraire» (31 août 1946). Il prépare la publication d'un nouveau livre qu'il intitulera «Visages de l'Inde».

M. Jouguet qui assumait les fonctions de Conseiller Culturel à la Légation de France, sera remplacé en janvier prochain par M. Massignon, l'arabisant français bien connu. Le poste de conseiller-adjoint a été confié à M. Arnaldez, agrégé de philosophie et conférencier de valeur.

Le «Spectateur» du 3 Septembre 1946 a publié à l'occasion de la visite de Soliman Naguib Bey à Paris, un article de F. Martino sur le Théâtre Royal de l'Opéra du Caire.

Les Conférences

EN ECOUTANT...**M. CHAKER TURABIAN**

M. Chaker Turabian parla «Aux Amis de la Chine» de «Quelques aspects de la philosophie chinoise» avec beaucoup de clarté et de compréhension au milieu d'un public attentif qui suivit avec grand intérêt sa causerie dont nous donnons ci-après un résumé succinct.

La philosophie chinoise, comme la philosophie hindoue et la philosophie grecque, représente l'un des aspects les plus originaux de la pensée humaine, a dit M. Turabian.

La spéculation philosophique en Chine, sort de très anciennes conceptions naturalistes, nées au spectacle de l'alternance des saisons. Toutes les choses seront réparties entre deux principes ou modalités: le principe Yin qui correspond à l'ombre, au froid, à la rétraction, à l'humidité, et au genre féminin; le principe Yang qui correspond à la chaleur, au soleil, à l'activité, à l'expansion, et au genre masculin.

Ces conceptions naturalistes qui plongent dans les premières classifications de la mentalité primitive, furent suivies de notions plus élaborées, sorties des écoles de devins. Les devins, dont le rôle était fort considérable dans la société chinoise archaïque, imaginèrent pour la commodité de leurs opérations, au dessus du monde sensible, un monde abstrait commandant le précédent, un peu comme dans la philosophie grecque le commandent les Idées platoniciennes.

Ce fut dans ce milieu intellectuel que vécut Confucius. En raison du caractère moral de son enseignement, on l'a comparé à Socrate. De fait, ils ont ce point commun de n'avoir pas laissé d'écrits. Avec tous les sages de son école, Confucius prêche la piété filiale et le culte des ancêtres. Sa doctrine se présente essentiellement comme une doctrine d'action, son enseignement comme une morale agissante. Le «confucéisme» se résume dans la notion du jen, notion qui implique à la fois un sentiment d'humanité envers autrui et un sentiment de dignité humaine envers soi-même. Comme l'enseignement socratique, le confucéisme tend à apprendre avant tout à l'homme à se connaître lui-même pour se perfectionner. Comme Socrate renoncera aux recherches des philosophes ioniens sur l'origine du monde, Confucius, sans d'ailleurs être aucunement agnostique, se refuse à scruter le mystère de la destinée, à discourir sur les esprits, «à parler des prodiges».

L'école taoïste a donné à la pensée chinoise une métaphysique, qui, quoique d'une remarquable puissance, échappe à toute tentative de définition trop précise, car le tao est la substance cosmique avant toute spécification. Substance unique dont le Yin et le

Yang ne sont que les modes, continu cosmique qui permet leur éternelle réversibilité, il reste un pur inconnaissable, un pur ineffable. Ce monisme est dynamique car il est tout jaillissement et élan vital. Il aboutit à une attitude de détachement, de quiétude, d'acceptation sereine devant toutes les vicissitudes humaines. Cette philosophie est une grande leçon d'indifférence.

La doctrine de Bouddha, d'origine hindoue, métaphysiquement négative, aboutissait dans la pratique à une morale toute de renoncement, de chasteté, de charité et de douceur. Le bouddhisme, quand il fut pour la première fois prêché en Chine, dans les années 60 à 70, apparut aux Chinois comme une secte taoïste. Mais le taoïsme ne tarda pas à dénoncer cette erreur et poursuivit les missionnaires bouddhistes d'une haine de moines qui ne désarma jamais. Quant aux lettrés confucéens, ils prononcèrent contre «la religion étrangère», une condamnation sans appel: le monachisme bouddhique était anti-social parce qu'il éteignait la famille en laissant périr le culte des ancêtres, et que le moine bouddhique, égoïstement préoccupé de son salut individuel, se montrait indifférent au sort de l'Etat.

La doctrine du Tien-Taï, fondée dans les dernières années du VI^e siècle par un bouddhiste chinois, retrouvait dans l'écoulement universel qui, selon le bouddhisme constitue le monde, l'essence universelle dont la conquête permettra au fidèle de parvenir à la bouddhité. On aboutissait ainsi, à une sorte de monisme mystique dans lequel il ne serait pas difficile de déceler des infiltrations taoïstes.

A partir du VIII^e siècle, la pensée chinoise cherche à établir un bilan spirituel et ainsi apparaissent un néo-taoïsme, un néo-bouddhisme et néo-confucéisme.

Ce fut Tchou-hi, qui naquit en 1130 et mourut en 1200, qui donna sa forme définitive à la philosophie de l'école des lettrés. Sa morale est purement rationaliste. Le principe li, c'est-à-dire le faisceau des lois de nature, est la norme du monde moral comme du monde physique. La loi morale est l'application humaine des lois de la nature. Elle est donc nécessaire comme celles-ci et nous oblige au même titre. «Li spécifie notre philosophe, agit sans penser. Son action est nécessaire, fatale et inconsciente». Tout spiritualisme est donc exclu. Le sage de la Grèce antique et celui de la Chine médiévale doivent se poser le problème du monde dans les mêmes termes qu'un Leibnitz ou un Kant, parce que les lois de la pensée sont partout identiques et fonctionnent partout sur les mêmes données. C'est l'affirmation de la valeur universelle de la raison, en même temps que de l'unité de l'esprit humain. Ce système est im-

posant. C'est une synthèse cohérente où ont été réélaborées la plupart des matériaux fournis par les doctrines chinoises antérieures, depuis les classifications immémoriales entre le Yin et Yang, jusqu'aux envolées métaphysiques des «pères» du taoïsme et aux leçons morales du confucéisme officiel. Le tout fortement repensé par un cerveau puissant, si bien, que l'enchaînement s'en déroule avec une rigueur scientifique impressionnante, tel d'un Spinoza employant les matériaux d'Herbert Spencer.

En enfermant la spéculation dans une sorte d'évolution mécaniste à circuit fermé, avec pour tout horizon la perspective nietzénienne du «retour éternel», en lui interdisant toute échappée de spiritualité, Tchou-hi arrêtait l'essor de la pensée chinoise, et mettait un terme prématuré au grand renouveau philosophique des Xe au XII^e siècles. Sa doctrine, devenue par la suite positivisme d'Etat, barrera la route aux spéculations ultérieures, plongera le mandarinat dans le matérialisme et la routine, et sera pour une bonne part, responsable de l'ankylose qui frappera la philosophie d'Extrême-Orient du XIII^e au XX^e siècle.

Il faut attendre notre époque pour retrouver dans la philosophie chinoise plus de sensibilité humaine et aussi plus d'idéalisme. SEM.

LES EXPOSITIONS**LEON LEYRITZ**

Le peintre Léon Leyritz, arrivé récemment de Paris, organise incessamment une exposition de ses œuvres peintures, sculptures, décors de Théâtre et dessins. Cette exposition aura lieu au Continental Hotel sous le Haut Patronage de S.E. M. Gilbert Arven gas, Ambassadeur de France en Egypte.

Le vernissage a été fixé pour Mercredi 4 Décembre à 5 h. p.m.

Nul doute que les amateurs d'art iront nombreux au vernissage du talentueux artiste.

SALINAS

A la cimaise du XIII^e Salon des Surindépendants, qui vient récemment d'ouvrir ses portes au Parc des Expositions et qui est le salon des jeunes, des chercheurs et comme on le dénomme «l'antichambre du Salon d'Automne», six toiles de Salinas ont défrayé la critique parisienne. Denys Chevalier, dans «Arts» souligne: «Dans ses envois à caractère oriental, Salinas a systématisé le périmètre des tâches colorées. Si sa couleur manque, sinon de violence, ce qu'on ne saurait lui reprocher, du moins de force, le remplissage de ses fonds, le parti-pris de traiter décorativement des éléments de son sujet, font qu'on peut considérer ses tableaux comme des ensembles doués d'unité plastique.» Salinas est attendu au Caire, au début de Janvier. Après son exposition, il compte s'installer définitivement à Paris au climat favorable à l'éclosion de son talent foncier de peintre. SEM.

CHEZ LE LIBRAIRE

LA ROCHEFOUCAULD.- *Maximes*, Avant-propos par René Ristelhueber (Aux Editions Variétés Montréal).

Ce nouveau titre de la collection «Classique Variétés» qui vient de paraître aux Editions Variétés, constitue l'un des ouvrages clés de la littérature française. Il est aussi important dans toutes les bibliothèques de famille, de collège, de couvent et de l'homme de goût que les *Pensées* de Pascal, *Les caractères* de La Bruyère, *Lettres* de Madame de Sévigné, *Discours sur la méthode* par René Descartes, *Comédies* et Proverbes* par Alfred de Musset et les *Oraisons* de Bossuet.

La Rochefoucauld est de la lignée des grands moralistes. Son oeuvre réunit à peine plus de trois cents *Maximes*, la plupart d'entre elles ne couvrant que d'une à trois ou quatre lignes. Mais jamais peut-être a-t-on atteint pareille densité dans la pensée et pareille perfection dans l'expression. Aussi, l'oeuvre rend-elle un son d'une singulière plénitude. Avec un minimum de mots, La Rochefoucauld est parvenu à condenser toute sa philosophie de la vie. De même que ses essences de parfum dont une seule goutte suffit à embaumer l'air de son arôme tenace, ces brèves *Maximes* dégagent dans notre esprit, autour d'une simple phrase, lourde de sens, toute une gerbe de pensées.

Le style de La Rochefoucauld s'apparente à l'art patient de l'orfèvre. Il cisèle sa phrase avec amour, la limant de façon à ne lui laisser que l'essentiel pour la livrer nette, dépouillée, brillante comme un joyau. Combien d'entre ses *Maximes* sont passées dans le domaine public comme des proverbes frappés à la manière des médailles? «L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu»; «L'esprit est toujours la dupe du coeur»; «On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on s'imagine»; «Les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves se perdent dans la mer»; et tant d'autres encore!

Ces *Maximes* semblent encore plus vraies et plus utiles à notre époque qu'au grand siècle. La Rochefoucauld y a mis toute son expérience douloureuse de la vie.

MADAME DE LA FAYETTE.- *La Princesse de Clèves*. (Aux Editions Variétés, Montréal).

Avec ce chef-d'oeuvre de la littérature française, Les Editions Variétés présentent le premier titre de leur nouvelle collection «Les romans illustres». La très haute qualité de cette série d'ouvrages, la renommée des auteurs, le choix des textes, la recherche dans la présentation des livres de cette collection en font déjà des vedettes.

Publié en 1678, *La princesse de Clèves* marque la naissance du roman psychologique. Tant par son style que par l'influence dominante qu'il a exercé sur un grand nombre d'écrivains français, cet ouvrage a été qualifié à juste titre, par André Gide, de «premier roman français».

L'histoire de *La princesse de Clèves* est simple. A la Cour d'Henri II, Mlle de Chartres rencontre le prince de Clèves et l'épouse. A peine mariée elle tombe passionnément amoureuse du duc de Nemours. Elle le voit souvent, mais tait son sentiment et garde une dignité parfaite. Un jour elle avoue cet amour à son mari en lui jurant qu'elle lui sera toujours fidèle. Celui-ci soupçonne le duc de Nemours, objet de cette passion, apprend qu'il voit sa femme, se croit trompé et en meurt de saisissement. Mme de Clèves, devenue libre, refuse d'épouser le duc de Nemours. En dépit de toutes les supplications, elle se retire et ne reparait plus dans le monde.

Ce qui émerveille et émeut dans ce roman, c'est une passion folle qui unit et sépare les deux jeunes gens;

c'est aussi la façon de raconter, frémissante, fiévreuse et tendre de l'auteur.

Cette oeuvre n'a pas vieilli; elle est très vivante et demeure une des sources fécondes du classicisme français.

Dans la même collection, paraîtront bientôt *Eugénie Grandet* par Honoré de Balzac, *César Birotteau* par Honoré de Balzac et *Paul et Virginie* par Bernardin de Saint-Pierre.

JEAN GIRAUDOUX.- *Suzanne et le Pacifique*. (Aux Editions Variétés Montréal).

Un très beau roman où l'héroïne est une jeune fille... et quelle jeune fille! Giraudoux, dans ce livre dont Les Editions Variétés viennent de publier une deuxième édition, raconte une belle histoire.

Suzanne gagne le prix d'un grand journal: un voyage autour du monde. Laisant son splendide pays du Limousin, elle monte dans le train, passe par Paris, s'embarque au Havre, navigue dans l'Atlantique, puis dans le Pacifique où un incendie dévore son bateau. Elle échoue sur une petite île.

Un an que Suzanne est sur son île. Un matin... Elle ne rêve plus. Elle entend trois voix... trois voix d'hommes. Trois hommes jeunes et une jeune fille, sur une île au milieu de l'océan... Trois amours. Trois évasions...

GEORGES SIMENON.- *Le Testament Donadiou* (Aux Editions Variétés Montréal).

Voilà une autre oeuvre du célèbre écrivain international Georges Simenon que présentent Les Editions Variétés, après les romans si captivants: *Malempin*, *Les soeurs Lacroix*, *Les suicidés*, *Monsieur la Souris*.

C'est le récit intensément dramatique d'une famille dont l'argent est à la fois principe d'union et de désunion: union contre les étrangers et désunion entre ses membres.

Mort dans d'étranges circonstances, Oscar Donadiou, le père, gros armateur de La Rochelle, lègue la totalité de son immense fortune à ses enfants Michel, Marthe, Martine et Oscar. Quant à sa femme, une clause du testament prévoit «... toute sa vie durant, ma femme jouira du quart de l'usufruit des...» biens légués aux enfants.

Les passions hérissent les caractères. La haine, l'amour animent tour à tour les coeurs des Donadiou. Le drame naît, implacable, inextinguible. Quelle est cette ombre qui se glisse le soir dans le parc et va jusqu'à la chambre de Martine? Pourquoi ces étranges rumeurs qui courent la ville?

Chaque page de ce livre palpitant renoue et dénoue l'intrigue qui fixera, peut-être à jamais, le sort de chacun des membres de la famille Donadiou.

Tous les lecteurs qui recherchent les romans d'atmosphère, les romans où l'émotion est tenue en éveil, aimeront ce nouvel ouvrage de Simenon dont le talent de romancier est en pleine maturité.

ORION

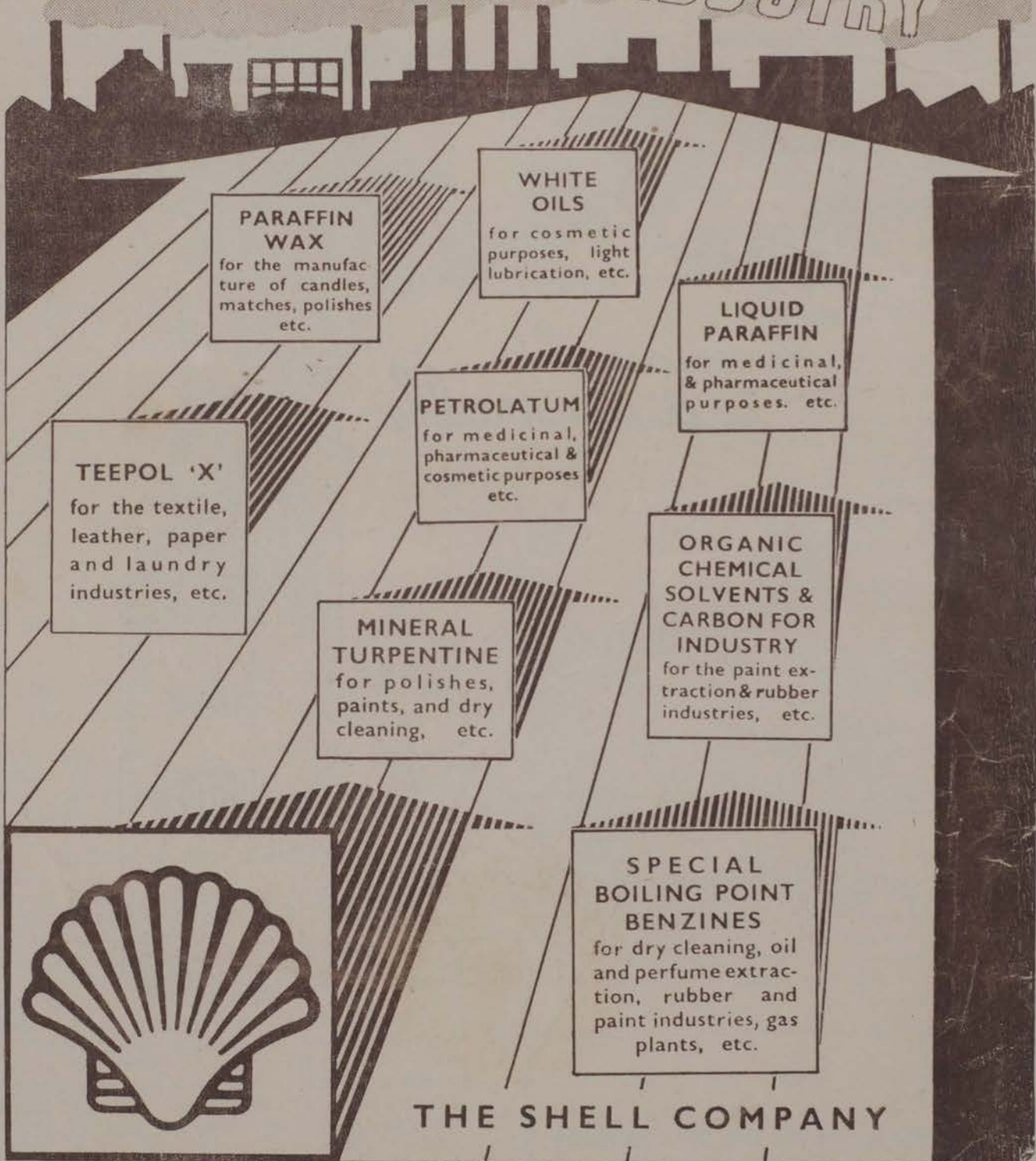
*Si notre effort vous intéresse
soutenez-le en vous abonnant.*

Abonnement Annuel

P.T. 200

SHELL PRODUCTS

FOR INDUSTRY



PARAFFIN WAX
for the manufacture of candles, matches, polishes etc.

WHITE OILS
for cosmetic purposes, light lubrication, etc.

LIQUID PARAFFIN
for medicinal, & pharmaceutical purposes. etc.

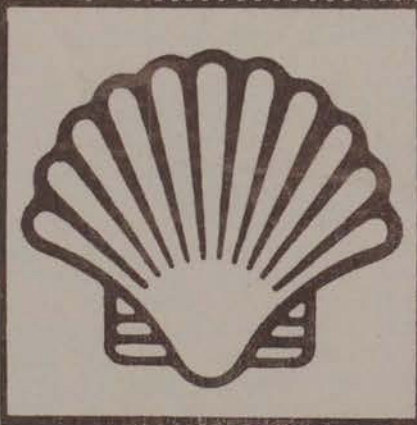
TEEPOL 'X'
for the textile, leather, paper and laundry industries, etc.

PETROLATUM
for medicinal, pharmaceutical & cosmetic purposes etc.

ORGANIC CHEMICAL SOLVENTS & CARBON FOR INDUSTRY
for the paint extraction & rubber industries, etc.

MINERAL TURPENTINE
for polishes, paints, and dry cleaning, etc.

SPECIAL BOILING POINT BENZINES
for dry cleaning, oil and perfume extraction, rubber and paint industries, gas plants, etc.



THE SHELL COMPANY